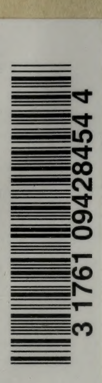
Fascicule N° 3

Prix : UN franc



Journal

d'un

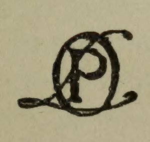
Bourgeois de PARIS

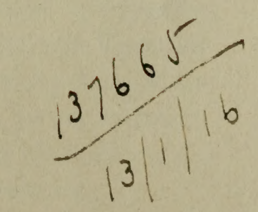
pendant

LA GUERRE DE 1914

par

GEORGES OHNET





SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES

50, Chaussée d'Antin, PARIS

JOURNAL
d'un Bourgeois de Paris
PENDANT
LA GUERRE DE 1914

Fascicule III

La bataille de l'Aisne, qui est devenue la bataille de l'Oise, puis la bataille de la Lys, est en train de devenir la bataille de la mer du Nord. A moins de nous mettre à l'eau, pour étendre notre mouvement enveloppant, nous ne pouvons pas aller plus loin. Après avoir canonné, assailli, massacré les Allemands, dans leurs lignes, depuis la Woëvre, jusqu'à Albert, sans obtenir d'autres résultats que des tueries effroyables, qui ont à ce point éprouvé l'ennemi que dans les tranchées abandonnées par lui, sous des monceaux de morts, nous avons retrouvé des drapeaux, le commandement français a pris le parti de tourner la droite allemande.

Le mouvement a eu, pour nous, des conséquences très importantes, en ce qu'il a reporté

notre front jusqu'en Belgique, couvrant une partie du département du Nord, de la Somme et tout le Pas-de-Calais. Mais nous n'avons pas obtenu l'effet que nous cherchions. A mesure que nous allongions notre gauche, l'ennemi prolongeait sa droite. De sorte que nous sommes restés, affrontés, luttant toujours, pied contre pied, à Arras, à La Bassée, à Armentières, à Ypres et à Nieuport.

Notre manœuvre à déplacé le centre de l'action, mais n'a pas amené de décision. Il n'y a pas encore de rupture dans l'équilibre des forces allemandes et alliées. Nous sommes à égalité, pour le moment. Ils ne peuvent pas nous écraser, comme ils s'en étaient flattés, et s'en flattent du reste encore. Nous ne pouvons pas les rejeter hors de nos frontières. Nous ne pouvons pas, l'expression est impropre. Le généralissime Joffre aurait dit :

— Veut-on que je fasse tuer cent mille hommes? Je les repousse en Belgique, avant huit jours!

A quoi bon cette hécatombe? Laissons les Allemands s'épuiser en efforts éperdus, devant La Bassée et devant Dixmude, en ruinant leur armée par des saignées effroyables.

Laissons les pessimistes, s'en aller répétant : « Mon Dieu! que c'est long! Quand donc en

finira-t-on? Cette armée allemande est donc impossible à vaincre? » Il faut, avant tout, économiser nos soldats. Ce sont nos enfants et mieux vaut attendre un peu plus la décision, que de les faire mitrailler stupidement. Le général Joffre a cette admirable qualité, entre tant d'autres, d'être prudent et raisonnable. Qu'il en soit loué. La stratégie de massacre du Kaiser n'a rien qui nous tente.

Il faut savoir attendre. Un jour tout va craquer et ce sera la débâcle. Nos ressources en hommes sont intactes. Les Allemands en sont à leurs fonds de casernes. Et devant l'armée russe immense, profonde, roulant comme une avalanche, ils n'ont que des corps mixtes : Autrichiens et Allemands mélangés, et tout cela de la landwehr, presque pas d'active. Ils ne tiendront pas les Russes en échec, avec des troupes aussi médiocres, commandées par des généraux démoralisés par les revers. Le glas de la défaite sonne partout. Il va falloir plier, rompre et se rendre. Ce sera, pour l'orgueil germanique, un moment bien cruel. Mais ils l'auront voulu. Nous ne les cherchions pas. Ils nous ont attaqués, en pleine sécurité, sans avertissement, comme des brigands, au coin d'un bois. Malheur à eux! L'heure des règlements

de compte va arriver. Et quels règlements!

Dans les correspondances des journaux hollandais, comme le *Tyd* ou le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* nous trouvons des indications précieuses sur l'état d'esprit des Allemands. Gavés de mensonges, ils croient encore à la victoire finale, tout en commençant à comprendre que leurs affaires ne sont pas en bon point. Il paraît que le Kaiser est blême, les traits tirés, vieilli de vingt ans, et offrant l'aspect d'un homme en proie aux plus cruelles souffrances morales. Il devrait suffire, aux Allemands, de voir passer Guillaume II, dans la rue, pour être fixés sur ce que l'avenir leur promet.

Ce malheureux, ravagé par le souci, porte sur son front le signe des désastres. Il montre à ses sujets une figure de catastrophe. Comment douter que tout est perdu, en le voyant? Ce n'est plus le gros, gras, rebondi et jovial allemand, rieur, sous son petit chapeau de feutre vert, à plume de coq de bruyère. Celui-là, c'était le Guillaume des jours heureux. Celui des chasses dans le grand parc de Rominten, dont les cosaques de Rennenkampf tuent les grands daims blancs, à coups de carabines. Celui des croisières indolentes et fortunées dans les fiordjs de Norwège, quand on faisait

des gentillesses aux Français de rencontre. Non! C'est le fantôme de ce Guillaume là, le spectre du Guillaume triomphant, qui faisait trembler l'Europe en fronçant le sourcil.

En pendant à cet Empereur allemand, écrasé sous le poids de son destin, il convient de placer l'Empereur et Roi d'Autriche et de Hongrie. Cet octogénaire, déjà à demi glacé par la mort, et devant lequel la crypte de l'église des Capucins s'entr'ouvre, pour le recevoir dans le repos éternel, a consenti à déchaîner, aux dernières heures de son existence, un fléau comme jamais le monde n'en connut de plus terrifiant. Il n'a pas reculé d'horreur, au moment de faire couler tant de sang jeune et généreux, lui dont les veines sont déjà refroidies. Ce malheureux, dont le frère a été fusillé, dont le fils a péri au milieu d'une orgie, dont la femme est tombée sous le poignard d'un assassin, et qui a vu massacrer, il n'y a pas six mois, son dernier héritier, n'a pas été accablé par tant de pertes, de deuils et de malheurs. Il lui a fallu plus encore : le bouleversement de l'Europe, l'égorgement des peuples, et une mer de sang baignant son trône ébranlé.

On voit, en ce moment, aux étalages des camelots, parmi les cartes postales d'actualité et

les photographies des hommes du jour, une estampe représentant le roi et la reine des Belges, entourés de leurs enfants. C'est le tableau charmant d'une famille unie et heureuse. La guerre a passé, comme une trombe de flamme et de sang, sur la Belgique. Qu'est-elle devenue cette famille?

Nous ne sommes plus au temps de la guerre en dentelles, où les femmes de la Fronde coquetaient, parmi les batailles, et galopaient, belles amazones, au milieu de l'escadron de leurs adorateurs. Le grand Condé n'ouvrirait plus la tranchée, devant Lérida, avec des violons. L'action militaire, en prenant des formes scientifiques, est devenue à ce point atroce que ceux qui reviennent du champ de carnage en rapportent une impression qui dépasse en horreur tout ce qu'on avait pu concevoir. Tout brûle, tout s'écroule, tout est rougi par la flamme et par le sang. C'est l'incendie dans un charnier.

Et cette jeune Reine Elisabeth, délicate, artiste, élevée dans la tiédeur de la vie princière, brusquement chassée de sa capitale par l'invasion des Barbares, n'a pas hésité un instant à s'exposer aux atrocités de cette guerre sans merci. Elle a envoyé ses enfants en Angleterre, pour

les mettre en abri des bombes des Tauben et des torches de Louvain.

Puis, jugeant que c'était son devoir, elle est allée bravement vivre parmi les soldats, aux côtés du Roi, le noble et chevaleresque Albert, partageant ses dangers et sa gloire. Et il y a quelque chose de délicieux dans la crânerie de cette jeune Reine, qui veut souffrir les mêmes maux que tout son peuple et qui s'en va sur les routes de l'exil, qui seront demain celles de la victoire.

A cette heure grandiose et sinistre, qui rappelle, pour les Flandres, l'exécrable domination espagnole, avec les pillages et les tueries du duc d'Albe, et la magnifique résistance du Taciturne, cette charmante femme, deux fois sacrée, puisqu'elle est héroïque et royale, incarne, en sa frêle personne, toute la grandeur de son pays, martyr du droit et de la liberté. Le rôle qu'elle s'est imposé, dans cette aventure formidable, où son trône vacille, au milieu des ruines de la patrie, est tout de dévouement et de sacrifice. Aux cris de fureur et de vengeance elle répond par la prière, pour ses ennemis, et par les larmes, pour ses défenseurs. Et jamais, dans un cadre d'horreur plus tragique, figure plus noble et plus touchante ne s'est offerte aux regards émerveillés de l'humanité.

*
* *

Saint-Saëns m'amuse énormément. Il a entrepris une campagne contre la germanophilie, et il la pousse avec une verve et un éclat remarquables. Car cet admirable musicien est un écrivain du plus grand talent. Il vient de publier plusieurs articles sur Wagner, et comme il connait la matière, il parle avec une autorité qui n'encourage pas à la controverse. Il ne méconnait pas le génie musical de Wagner. Mais il engage les Français à se modérer, dans leurs effusions enthousiastes, et pour ceci, qui étonnera sans doute bien des wagnériens passionnés, qu'ils sont absolument incapables de comprendre la musique de leur Dieu.

— Quoi, monsieur, je ne comprends pas ce que j'entends? Les sublimes harmonies, qui frappent mon oreille, n'éveillent pas dans mon intelligence, un monde de pensées?

Eh bien! Il parait que non! Il faut une éducation musicale, qui n'est pas à la portée des gens du monde, pour pénétrer les secrets du Nibelung. A dire vrai, je m'en étais toujours douté. Cette musique, dans ses développements sonores, m'avait paru démesurée, dispropor-

tionnée, visant au grandiose et n'atteignant souvent que le prétentieux. Chefs-d'œuvre de la plus lourde, rude, cubique et kolossale inspiration.

J'aurais donné toutes les partitions du charlatan de Bayreuth, pour le seul *Freischutz* ou le seul *Barbier*. Assurément dans ses ouvrages, il y a des parties qui ne sont pas sans agrément, le quatrième acte de *Lohengrin*, le second acte de *Tristan*. Quelques fragments des *Maîtres chanteurs*. Mais le reste? Quel fatras! Quelle boursouflure. Tout cet olympe scandinave en carton et en baudruche, avec ses histoires, qui visent au sublime et qui sont bêtes à faire pleurer. Tout ce bric-à-brac mythologique, en simili-zinc, article de bazar musical, *made in Germany*.

Au nom du ciel, laissons cela de côté. La guerre aura eu cela de bon, qu'elle nous aura débarrassés de toute cette wagnererie, avec laquelle, pendant vingt ans, on a assassiné la musique française. Il a fallu qu'un retour offensif violent se produisit, il y a dix ans, avec Charpentier et de Bussy, pour que nos amateurs consentent à écouter d'autres partitions que celles, du reste inexactes, que l'on jouait à l'opéra. Pendant toute sa vie, le charmant Mas-

senet a été méprisé, par tous les musicographes de France, et immolé sur les autels du pontife de *Parsifal*, avec une injustice et une méchanceté, dont le public, qui ne fut pas complice, l'a du reste, bien vengé. Qu'on mette toute cette défroque au rancart. Que toutes les Frida, les Wotan et les Alberich, regagnent leurs brumes natales. En Scandinavie! Ici, s'il vous plaît, des œuvres françaises, mesurées, claires, passionnées et qui chantent!

*
* *

La bataille qui bouleverse les plaines du Nord, a jeté un trouble immédiat dans notre économie domestique. Le charbon n'arrive plus à Paris. Et comme l'automne commence, très froid, il a fallu se préoccuper des approvisionnements. La Belgique et le Nord, où se trouvent toutes les mines de charbon, sont aux mains de l'ennemi qui s'est empressé de les détruire. Ces sauvages ont bouché les puits, brisé les appareils de descente, incendié les magasins, et transporté, par wagons, tous les stocks en Allemagne. De sorte que, pour alimenter la France, il a fallu avoir recours à l'Angleterre.

Par la mer, qui est libre, nous recevrons du pays de Galles, tous les combustibles nécessaires. Mais il faut le temps de les amener à Cherbourg et à Rouen. Puis, de Rouen, il faut décharger les charbonniers. Ici, je me demande, comment il se fait que ces navires ne puissent pas monter jusqu'à Paris. La Seine est à son étiage normal le plus haut. Le chenal est profond. De très gros bateaux à vapeur sont constamment amarrés, le long du quai, devant le Louvre, près du pont des Saints Pères. Il y aurait une grande économie de temps et d'argent, à faire venir, sans les décharger dans un port intermédiaire, ces vapeurs à Paris. Peut être leur tirant d'eau est-il trop important. Voilà donc un argument de plus en faveur de Paris port de mer. Si le lit du fleuve n'est pas assez creusé, pour permettre aux bateaux d'un fort tonnage d'effectuer le trajet de la mer à Paris, il est nécessaire de faire les travaux indispensables.

Il y a des années qu'on en parle. Il existe, dans les archives de la ville, de nombreux plans relatifs à ce projet, et qui dorment au fond des cartons, en attendant l'heure de l'exécution. Mais, pour le moment, les chantiers étant vides, et le froid commençant à sévir, les Parisiens

ont eu un peu d'émotion. Le charbon qui vaut, en temps ordinaire, au maximum et par petites quantités, soixante francs les mille kilogs est monté à quatre-vingts et ne demande qu'à atteindre le cours de cent. Ce n'est pas un prix possible, en un temps de moratorium. Les pouvoirs publics se sont émus, et le nécessaire va être fait, pour que les cheminées des parisiens ne chôment pas.

En même temps que la question du chauffage des maisons, la question du chauffage des individus se posait. Par chauffage des individus, il faut entendre les moyens de combattre le froid auquel sont exposés nos soldats. La situation d'un brave troupier installé dans une tranchée, immobile, sous peine d'attirer sur lui une grêle de balles, dans l'impossibilité d'allumer du feu, sans risquer une avalanche d'obus, est assez misérable, quand il pleut, neige, ou gèle. Il faut penser à la souffrance de nos soldats qui, dans les plaines dénudées, sous l'âpre vent, les pieds dans la boue, veillent de jour et de nuit, les yeux fixés sur l'ennemi.

On nous a raconté beaucoup de belles choses sur l'ingéniosité de ces braves garçons, qui se creusent des abris, se confectionnent des fourneaux, s'installent des chambres, pour se

défendre contre les intempéries. Nous avons même admiré les photographies de ces campements. Mais, tenez pour certain, qu'en dépit de toute leur adresse, nos soldats ont besoin de se couvrir contre le froid. Ce qui est particulièrement recommandé, ce n'est pas le vêtement lourd, qui engonce et gêne la liberté des mouvements. C'est la superposition des étoffes.

Je me rappelle avoir vu, à la chasse, par des froids intenses, un des grands médecins de Paris, endosser, ou enlever, suivant ses besoins, des paletots légers. Il mettait, pour rester à sa place de battue, deux ou trois vêtements, les uns par dessus les autres. Pour marcher, il enlevait un ou deux vêtements, qu'il donnait à garder au porte fusil qui l'accompagnait. Il avait un peu l'air de Frégoli. Mais son système était rationnel, et, en ne retenant que ce qu'il offre de pratique, il est certain que plusieurs étoffes superposées valent mieux qu'une massive houppelande.

Deux ou trois bons gilets, sous la capote, voilà l'idéal. Et surtout rien d'imperméable, qui empêcherait le fonctionnement de la peau, et emmagasinerait la transpiration. Enfin, de bonnes chaussures, avec de très épaisses chaussettes de laine. Pour les officiers, rien de pareil

à la botte imperméable que portent tous les chasseurs en hiver, et qui porte le nom de son inventeur : Dubasta. Je crois que Dubasta n'existe plus, mais il a des successeurs, et la botte, ou la bottine imperméable est d'usage courant.

Pour la tête, le passe-montagne est indispensable, et, pour les mains, le mouffle en bonne laine. Bien chaussé, bien couvert, bien armé, notre soldat affrontera avec entrain la campagne d'hiver qui se prépare. Mais il faut, dans les régiments, donner tous les équipements nécessaires. Pendant que nous avons chaud, chez nous, il est inadmissible que nos enfants soient exposés aux souffrances du froid, si on peut les leur éviter.

Un peu d'agitation commence à se manifester à Bordeaux. Si douce qu'y soit la vie, le temps s'écoule, et Paris s'habitue si bien à se priver de sa population officielle, que les pouvoirs publics, éprouvent le besoin de se rappeler à son souvenir. Nous avons périodiquement la visite de ministres qui viennent prendre l'air de la capitale et voir ce qui s'y passe. Les premiers, MM. Briand et Sembat, sont arrivés, en éclaireurs. Maurice Barrès a signalé, en termes poétiques, la venue de ces « deux hirondelles »

Il est vrai qu'ils sont diablement noirs, l'un et l'autre. Peut-être même sont-ils légers. Enfin, va pour les hirondelles.

A eux deux, ils ne faisaient pas le printemps, car, à peine étaient-ils débarqués, le ciel s'est chargé de pluie. On leur a montré, dans l'Est, une bataille, qui les a fort étonnés, car ils ont vu qu'on ne voyait rien. Ce n'est plus la bataille du panorama de Champigny, où des groupes d'ennemis combattent dans des mouvements héroïques. Aujourd'hui, dans des plaines désertes, des milliers d'hommes, tapis sous terre, se massacrent comme des taupes enragées, pendant que des nuages de fumée, sur des points divers, dénoncent la présence de batteries défilées avec soin. C'est la bataille dans la solitude et le mystère. Nos ministres en ont paru très impressionnés. Ce sont de braves gens et des gens braves. Ils sont revenus du front pleins de l'angoisse de cette lutte féroce et souterraine, qui jette à la mort, tous les jours, des milliers d'hommes jeunes et ardents.

Sinistre nouveauté que ces carnages scientifiquement préparés et exécutés, où l'enthousiasme, le cri qui entraîne, le sursaut guerrier qui pousse en avant, n'existent plus, et où ceux qui combattent et qui meurent, ainsi, obscuré-

ment, dans des trous, méritent encore plus notre admiration, que s'ils tombaient en pleine lumière, sous le grand soleil.

Cette petite agitation, qui se manifeste par les excursions ministérielles, est-elle le prélude d'un retour du monde officiel, dans la capitale? On dit que les autorités militaires ne sont pas extrêmement pressées de voir rentrer le Parlement à Paris. La parole est une bien belle chose. Mais que le silence en est donc une plus belle encore! Or les hommes politiques ont la fâcheuse manie de parler. Et les hommes de guerre sont de grands silencieux. Comme dit l'autre : « Il faudrait tâcher moyen » de les laisser faire leur besogne tranquillement. Elle est ardue et exige tous leurs soins. S'il faut, en plus, qu'ils soient exposés aux palabres avec les autorités civiles, cela ne va plus aller.

Ne pourrait-on convenir que, tant qu'il y aura un Allemand en France, le gouvernement restera sur les bords de la Gironde. Il y est si bien! Voyons! Qu'il y reste. Nous avons failli mourir de la politique. Car notre absence de préparation, à laquelle il a fallu remédier, à force de travail, d'ingéniosité et d'énergie, depuis trois mois, c'est la politique qui en

a été la cause unique. Nous voilà, à peu près au pair. Nos affaires sont en bonne voie. Il s'agit de continuer tout simplement. Il n'y a qu'un cri, en France, en ce moment, sur les lèvres de tous les citoyens et qui traduit un sentiment unanime : que les hommes politiques se tiennent tranquilles! Et surtout qu'on n'embête pas les généraux! L'emblème de la France, à l'heure actuelle, il ne faut pas se faire la moindre illusion, c'est un sabre. Je ne veux pas insister sur ce sujet là, pour ne pas donner des crampes d'estomac à quelques hauts seigneurs du pouvoir civil. Mais qu'il y ait, en ce moment, des gens qui pensent à s'occuper de politique, c'est vraiment déconcertant.

Il faut se mettre à la place de ces pauvres hères, pour un instant, afin d'essayer de les comprendre. Ils n'ont vécu, jusqu'ici, que de politique. Comme disait *Rabagas* : la politique, c'est leur carrière! Sans la politique que seraient-ils? Rien, ou presque rien. Comment pourrait-on s'étonner qu'ils ne renoncent pas à cette politique, affreux bouillon de culture dans lequel ils se sont développés, ont évolué, et sont devenus aptes à gouverner, administrer et régenter le pays.

Cette guerre est, pour eux, une navrante

morte-saison. Ils se morfondent, dans l'attente du moment délicieux où on va recommencer à siéger, à mettre des bulletins dans des urnes, enfin à faire œuvre de politiciens. Je ne voudrais pas redoubler leur mécontentement, et cependant, au risque d'augmenter leur peine, il faut leur dire qu'ils se trompent, s'ils s'imaginent que va recommencer la petite vie d'autrefois, où l'on mettait la Société sur un lit de Procuste pour la tailler, la tenailler, la scier, l'amputer, au gré de la fantaisie ou de l'improvisation.

Depuis ces ingénieuses expériences, qui offraient à la France, la perspective de tomber dans l'ataxie, prélude de la paralysie qui annonce la cachexie, et détermine la perte de la vie, comme dit Molière, il y a eu un événement capital qui a changé bien des choses, et c'est là justement la cause de leur ennui, il y a eu la guerre. Et cette guerre malencontreuse a fait l'union de tous les Français. Il n'y a plus, dans le pays, qu'une seule opinion, c'est qu'il faut chasser les Allemands et les massacrer. Allez donc parler politique à des gens qui sont enragés à se défendre, et qui ne rêvent que d'anéantir leurs ennemis.

— Mais, cependant, la question sociale...

La question nationale, avant tout, et même uniquement, entendez vous, et, au diable les microbes de la politique! Depuis quatre mois, on vit en plein air, sous le ciel, entre les raffales des obus et des balles, risquant sa peau, à tous les coins de bois, et à tous les détours de vallons. On aime son pays de toute la force des sacrifices qu'on lui a faits. On marche dans le rang, avec des ouvriers, des paysans, et tous, camarades, sans morgue, les riches avec les pauvres, en pleine égalité s'entr'aidant, prêts à mourir les uns pour les autres, dans une admirable fraternité. La voilà réalisée, par la nécessité de se défendre contre l'envahisseur, la devise républicaine.

On combat pour la liberté de l'Europe, en une égalité absolue et liés tous par la fraternité des armes. Oubliera-t-on, en un jour, au lendemain de la guerre, ces sentiments si généreux et qui auront tant contribué à la victoire remportée? C'est impossible! La guerre a fait éclater les séparations sociales qui constituaient ce qu'on est convenu d'appeler les classes. Il n'y a plus de classes, il n'y a qu'un peuple, qui combat et qui meurt. La guerre finie, il y a des hostilités sociales qui devront ne plus subsister. Elles n'existent plus, en ce

moment. Il dépend de nous qu'elles ne ressuscitent pas.

Nous allons avoir à reconstruire tout ce que l'envahisseur a détruit en France. Il va falloir payer les sommes immenses engagées par l'État pour soutenir les hostilités. Et toute une organisation économique s'imposera à nos préoccupations. Des modifications considérables devront pouvoir s'exécuter dans notre organisation sociale, à la faveur de ces formidables règlements de comptes. Ce ne sont pas des hommes politiques, brouillons et touche-à-tout, qui pourront être chargés de l'œuvre à accomplir. Il faudra s'adresser à l'élite des juristes, des économistes, des industriels et des commerçants. Le travail de refonte de nos institutions sociales, que nous aurons une occasion unique de mener à bien, devra être confié, pour être préparé et mûri, dans des conditions d'utilité sage et pratique, à un grand conseil des capacités françaises.

Le conseil d'État ne suffirait pas. Il faudra prendre, dans tous les corps qui constituent la société, les hommes d'élite, et les mettre à la tâche immense qui s'impose à notre besoin de sécurité, en même temps que de régénération. La constitution sociale devra être, en même

temps qu'une œuvre de consécration, une œuvre de progrès. Et quand elle aura été pensée, examinée, discutée par ses promoteurs, et enfin fixée en toutes ses parties, on la fera voter par des représentants de la France afin qu'elle ait force de loi.

Ce sera, après la fin des hostilités, dans l'enivrement de la victoire, la première besogne à accomplir. Réorganiser la société française. Lui donner une constitution qui s'adapte aux fonctions de la vie moderne. La débarrasser de toutes ses scories administratives. Faire pour elle ce que la Révolution avait commencé de faire, et qui est à reprendre, aujourd'hui, en entier. C'est une tâche immense, splendide et qui, si elle est accomplie noblement, équitablement, généreusement, fera rayonner la France d'un éclat magnifique sur l'humanité.

Et, comme il est facile de s'en rendre compte, c'est une conception qui n'a rien à voir avec la politique, ni avec les hommes qui en font leur occupation habituelle.

*
* *

Le *Novoïe Vremia*, vient de publier une pro-

clamation que le Kaiser aurait adressée aux Polonais. La voici :

« Vous, Polonais, vous vous souvenez sans doute comment, une nuit, la cloche du saint monastère de Swiatogorski se mit à sonner sans aide humaine. Alors, toutes les personnes pieuses comprirent qu'un grand événement important était annoncé par ce miracle. Cet événement, c'était ma décision de déclarer la guerre à la Russie, de rendre à la Pologne ses saints et d'annexer ce pays de haute civilisation à l'Allemagne.

« Je fis un rêve merveilleux. La sainte Vierge m'apparut et m'ordonna de sauver son couvent sacré que le danger menaçait. Elle me regarda tout en larmes et je me mis à obéir à sa requête divine.

« Sachez cela, Polonais, et recevez mes troupes comme des frères et des sauveurs. Sachez, Polonais, que ceux qui sont avec moi seront récompensés libéralement et que ceux qui sont contre moi périront.

« Avec moi sont Dieu et la sainte Vierge, c'est Elle qui a brandi l'épée de l'Allemagne au secours de la Pologne. »

Je me suis demandé, d'abord, si le morceau n'était pas apocryphe et si, à cet impérial

bavard, le journal russe ne s'était pas amusé à prêter cet extatique récit. Mais, je crois bien que ce songe, qui fait penser au récit du *Graal*, dans *Lohengrin*, est tout de même, de notre Guillaume. Il faut convenir qu'il perd complètement la tête. Lui, le protestant, piétiste renforcé, qui ne connaît pas la Vierge, se mettre subitement à l'invoquer, pour se concilier les bonnes grâces des Polonais, qui sont catholiques, c'est vraiment d'un charlatanisme un peu outré. Le voilà qui joue les Jeanne d'Arc : il a des apparitions et il entend des voix! Dans sa dernière proclamation à son peuple, il était l'élu de Dieu, l'épée Dieu, la voix de Dieu, et bien d'autres choses encore de Dieu. Cette fois, il entre en conversation avec la sainte Vierge. Il exagère. Il manque de mesure. Il atteint, dans l'absurdité, au Kolossal ! Et s'il s'imagine que c'est avec des boniments pareils qu'il empêchera les Polonais de s'enrégimenter, pour lui faire la guerre, il donne des preuves d'une naïveté ultra-germanique.

S'il a de l'éloquence à dépenser, qu'il retourne à Berlin, qu'il réunisse, au Tempelhoff, où il passa de si belles revues de sa Garde, aujourd'hui en loques, tous les réfugiés de la Prusse orientale, qui fuient, avec épouvante, devant le

flot russe qui se répand sur la terre du Brandebourg et qu'il leur explique qu'il est vainqueur, qu'il veut l'être, et qu'il le sera, parce qu'il le veut, ainsi qu'il a l'habitude de parler, devant son entourage prosterné et tremblant. Qu'il persuade à ses hobereaux, à ses paysans, à tout son peuple des marches de Prusse, que l'Allemagne est au-dessus de tout, et qu'il est, lui, Guillaume, le maître de l'Europe : l'Empereur d'Occident, le successeur de Charlemagne. A ses paroles d'infatuation, ils répondront par des cris de désespoir et de colère.

Car, il n'y a plus d'illusions à conserver, et il suffit d'ouvrir les yeux pour voir la réalité. Et elle est terrifiante. L'armée allemande est en déroute. Elle fuit devant les bataillons russes, et rentre en Prusse à toutes jambes, défiant à la course, les trains de chemin de fer. Car on ne sait pas, et on va bien le constater, avec quelle vélocité, les Prussiens se sauvent quand le vent de la panique leur souffle dans les oreilles. Que répondra-t-il, le Kaiser, à tous ces malheureux, qui fuient leur patrie et à qui il avait promis les victoires éclatantes, et les butins somptueux. On devait déménager tous les châteaux, piller toutes les villes de la Pologne, comme on avait pillé et déménagé les villes, les châteaux et les

usines de France. Des trains entiers chargés de meubles, d'objets d'art, de vêtements, d'argenterie, de vins, d'approvisionnements, tout un cambriolage fructueux destiné à enrichir les tendres ménages allemands et à décorer leurs honnêtes demeures. Voilà ce qui était déjà arrivé du nord et de l'est de la France, pour les Fritz et les Gretchen sensibles et candides d'outre-Rhin. Oh! mein Gott! Quelle collection de belles, solides et riches choses! Et, on allait pouvoir en rapporter autant de Pologne. Varsovie serait prise et mise à sac. Quel honneur et quel profit pour l'Allemagne!

Où est-il le profit, Kaiser fou? Que nous donnes-tu, en échange de notre sang? Est-ce le triomphe? Non. C'est l'invasion. Nous sommes cent mille qui demandons asile à ta capitale, et les routes, de Breslau jusqu'ici, sont couvertes de fugitifs, qui traînent leurs enfants derrière eux et qui sentent les chevaux des cosaques leur souffler à la nuque. Il y a cent ans que nous n'avions pas connu l'ennemi vainqueur et le seuil de nos maisons n'avait pas été insulté par le pied de l'étranger. Et voilà la marée grise des Russes, qui monte en flots épais et qui submerge tout. Kaiser illuminé, que fait, pour toi, ton vieux Dieu?

Va-t-il laisser dévorer l'Allemagne, qui, suivant toi, était sa fille d'élection? Qu'est devenu ton sabre, si bien aiguisé, et que vaut ta poudre sèche? Les autres, aussi, ont des sabres, et qui coupent, et de la poudre, qui éclate avec un bruit terrible. Tu avais, disais-tu, le meilleur armement. Que sont tes canons, comparés aux leurs? Et tes soldats, tes fameux grenadiers alignés au pas de parade, les pauvres petits pioupious français, les ont étendus dans la poussière, les Anglais les ont bousculés, comme au foot-ball, et les Belges, conduits par leur Roi, ont vengé Louvain et Termonde. Quant à nous, qui te vénérions, comme notre maître, et qui croyions en toi, comme en un prophète inspiré, nous voici, sans asile, sans pain, mourants de froid et de peur. Qu'allons-nous devenir?

Voilà, certes, pour l'Empereur d'Allemagne l'occasion d'une belle harangue. S'il est l'héritier direct de Démosthène ou de Cicéron, comme il doit le croire, car c'est un personnage qui a une haute idée de lui-même, il est temps qu'il le montre. Peut-être y aurait-il là l'occasion de placer le récit d'un nouveau songe. Dans une nuit affreuse, il se serait réveillé, au fond d'un noir cachot, empoisonné par une odeur infecte de pourriture et il se serait

vu, lui Guillaume, pauvre, nu et malade, étendu sur le fumier de Job. Voilà à quoi aurait abouti son rêve de grandeur.

Et courbé par une humilité suprême, jugeant les folies d'orgueil qui l'avaient conduit au dernier degré de l'abaissement, il aurait tendu vers son peuple, des mains suppliantes. Mais le peuple allemand insouciant et déjà captivé par une autre idole, se serait détourné de lui. Et il serait resté seul, vaincu et abaissé. Ce rêve est peut-être en voie de se réaliser. On ne sait jusqu'à quel point les peuples peuvent se montrer ingrats. Les Russes marchent à pas rapides. Et, dans le Nord, les alliés achèvent d'user, par des combats incessants, la masse germanique. Le colosse va, un de ces matins, s'effondrer, sous la poussée de tant d'énergies rassemblées.

Et si les alliés rendent aux durs envahisseurs, aux destructeurs systématiques, aux méthodiques massacreurs de la Belgique et de la France, le quart seulement du mal qu'ils ont fait, les désastres s'accumuleront en Allemagne, les rançons écrasantes pèseront sur les villes. et les peuples travailleront pour les vainqueurs. C'est le traitement que le Kaiser avait décidé de faire subir à ceux qui s'opposeraient à ses toutes

puissantes et augustes volontés : « *Sic volo sic jubeo, sit, pro ratione, voluntas,* » ainsi qu'il l'avait déclaré à Jérusalem, sur les lieux saints, dans une crise de folie orgueilleuse. Peuples d'Allemagne, c'est votre maître lui-même qui a dicté votre destin. C'est lui qui vous a ouvert les routes de l'exil et de la misère. C'est à lui que vous devrez l'humiliation de la défaite, de l'occupation et du démembrement.

Il se confirme, chaque jour, que les Allemands, partout où ils ont passé, ont emmené des prisonniers *civils*, et les ont parqués dans des camps de concentration où ils les tiennent en servitude. S'il y a encore dans le monde des hommes qui aient le respect de ce qu'on est convenu d'appeler le droit des gens, en temps de paix, et qui devient, en temps de guerre, de vains chiffons de papier, sur lesquels sont enregistrées des paroles sans portée, qu'ils disent ce qu'ils pensent d'un procédé qui nous restitue l'esclavage.

Car, il ne s'agit de rien de moins. Les nègres du Soudan, qui font la guerre, pour se procurer des captifs et qui les vendent, à moins qu'ils ne les mangent, ne se conduisent pas d'autre façon. Les pauvres bourgeois, paysans, fonctionnaires, femmes, enfants, vieillards, que les

Barbares ont poussés devant eux, de Belgique et de France, comme des troupeaux, vers les frontières d'Allemagne, reverront leur patrie. Leur exil ne sera pas de longue durée, s'il est rude et triste. La délivrance est proche.

Mais comment pourra-t-on faire oublier à ces braves gens, et au prix de quels dédommagements, les souffrances qu'ils auront endurées. Jamais, depuis les invasions sarrazines, du côté des Pyrénées, et turques, dans les provinces Danubiennes, pareils traitements n'avaient été infligés aux populations. Il faut remonter aux Barbares, pour trouver des exemples de populations civiles emmenées comme otages en pays ennemi. C'est une régression brutale et sauvage du droit militaire qui rend la guerre, déjà terrible par elle-même, plus effroyable et plus désolante encore.

M. le sénateur Reymond, qui vient de mourir héroïquement à bord de son aéroplane, en faisant une reconnaissance au-dessus des lignes ennemies, m'était, un jour, tombé du ciel, sur la pelouse de ma maison de campagne. C'était, il y a quelques années, pendant l'été, vers quatre heures de l'après-midi. Je travaillais dans mon cabinet lorsque j'entends une course

précipitée, la porte s'ouvre et le domestique me crie, d'une voix entrecoupée :

— Monsieur, un ballon!... Un ballon, dans la corbeille de géraniums !

Le fait étant assez extraordinaire, je sors et, du haut du perron, j'aperçois, en effet, un aérostat de belle dimension, au guide-rope duquel les jardiniers, le garde et le chauffeur étaient suspendus. Dans la nacelle, petit panier carré de un mètre cinquante de côté, se trouvaient quatre personnes : le comte de La Vaulx, pilote du ballon: le sénateur Reymond et deux amis de ces messieurs. Le tout: serviteurs aidant à l'atterrissage, nacelle balancée par l'aérostat et voyageurs, en train de descendre, massacrait consciencieusement la plus belle corbeille de géraniums du jardin.

Un quart d'heure plus tard, pendant que le ballon dégonflé, soigneusement plié dans la nacelle, prenait sur la charrette de la maison le chemin de la station d'Emerainville, les voyageurs assis dans la salle à manger buvaient une tasse de thé, en nous racontant leur expédition. Le sénateur Reymond, passionné d'aéronautique, se préparait à piloter des aéroplanes, en excursionnant à bord des ballons. Il déclarait qu'un bon pilote d'avion devait avoir fa

« du sphérique » pour apprendre à se reconnaître sur cette carte en relief qu'est le sol, avec ses plaines, ses bois, ses fleuves, ses villages et ses chemins de fer. Il fallait d'abord, savoir regarder de haut, observer et comprendre, avant d'essayer de voler. Il y avait toute une géographie technique à se mettre devant les yeux et dans la cervelle, afin d'être en état de conduire scientifiquement, c'est-à-dire utilement, un aéroplane.

Je le trouvais un peu trop féru de la nouvelle locomotion, qui ne me paraissait pas promettre autant de résultats pratiques qu'il en annonçait. Nous étions encore, les miens et moi, péniblement impressionnés par la terrible chute où Léon Morane, le célèbre pilote, frère de mon gendre, avait failli trouver la mort. Je présentai quelques objections à M. Reymond. Il me répondit avec chaleur :

— Détrompez-vous. L'avenir de l'aviation est merveilleux. Vous assisterez à des prodiges. Actuellement, c'est un sport et qui n'est qu'à l'état d'enfance. Laissez-le se développer et grandir. Vous verrez les services qu'il rendra, industriellement, socialement et militairement. Vous avez les autobus, vous aurez les aérobus. Ce n'est qu'une question de départ et d'atter-

rissage. Le jour où un appareil « décollera » de terre dans un espace de soixante mètres et touchera le sol dans les mêmes limites, les transports en commun seront possibles. La question du moteur n'existe pas. Les constructeurs fourniront la force qu'il faudra. Mais songez aux services que rendraient les aéroplanes en temps de guerre. Un observateur, installé à côté du pilote, pourrait renseigner l'état-major sur les mouvements de troupes, repérer l'emplacement des batteries et faciliter la tâche des combattants, dans une mesure impossible à fixer actuellement. Toutes les espérances sont permises et nos rêves deviendront des réalités.

Il parlait avec une chaleur de conviction qui, peu à peu, nous entraînait tous. Son visage maigre, presque ascétique, prenait un surprenant relief d'énergie, Il était facile de deviner que, entraîné par son ardeur, il s'apprêtait à commettre des imprudences, qui n'étaient que le prélude de son héroïsme. Car, à cette époque, la stabilité des aéroplanes était loin d'être assurée et il ne se passait pas de mois sans qu'une chute mortelle n'augmentât la liste des victimes de l'aviation. Depuis, nous avons assisté aux exploits de Garros et aux acrobaties de Pégoud. Les aviateurs évoluent sur leurs

machines volantes avec une maîtrise qui inspire la confiance. Et la guerre qui bouleverse l'Europe réalise, de la façon la plus éclatante, les pronostics du sénateur Reymond.

Fidèle à sa passion du vaste horizon et du ciel libre, il a tenu, payant de sa personne, à réaliser son espoir et à voler au-dessus des armées. Je le vois encore, dans la salle à manger, buvant son thé, l'air tranquille, en nous prophétisant des prodiges. Nous étions bien loin de prévoir la guerre. Il était bien loin de penser à la mort. Mais, dans son regard clair et ferme, à sa voix nette et tranchante, on devinait qu'il était de ceux qui sacrifieraient tout à leur glorieux rêve. Avec un fier courage, il l'a prouvé.

*
* *

Chaque jour, nous apprenons, sur la façon de se conduire de nos ennemis, des détails nouveaux, qui sont faits pour redoubler la haine qu'ils nous inspirent. Et c'est le moment où ils nous apparaissent, plus brutaux, plus froidement féroces, que des utopistes aveugles choisissent pour recommencer l'essai d'un départ,

entre le peuple allemand et ceux qui le conduisent, entre les Pangermanistes militaires, et la masse qui les suit. Non! Il y a un accord parfait, et chaque jour constaté, entre le prolétariat Allemand et l'aristocratie féodale. Les ouvriers marchent, comme les hobereaux, et avec les mêmes sentiments.

N'émoussons donc pas nos rancunes et n'attiédissons pas nos ressentiments. Ils sont tous responsables des infamies commises en commun. Et ils s'en vantent. Chaque jour nous apporte, comme un insolent défi, les déclarations de leurs intellectuels. Après l'impudent factum, que nous avons reçu à la suite des atrocités de Louvain et de Reims, où tous les plus éminents docteurs de l'Allemagne se solidarisaient avec le parti militaire, nous venons d'enregistrer les deux lettres de herr doctor Lasson, professeur honoraire à l'Université de Berlin, qui, avec une morgue hargneuse, affirme que l'humanité ne fera de progrès matérielet moral que si elle adopte la culture Allemande, qui est la perfection en tous genres. Et cela, sous la tutelle de l'Empereur Guillaume, qualifié de *délices de l'humanité.*

Je vous assure que je ne plaisante pas. C'est même en latin, dans le texte : *dœlicie humani-*

tatis. On croirait lire Horace parlant dans ses *Odes*, de Tullie, « ses délices ». Et pour nous achever, voilà, ce matin, Maximilien Harden, le rédacteur de la *Zükunft*, que nous avions pris l'habitude de considérer comme un esprit libre et hardi, qui perd la tête, et se met à proférer des menaces contre les alliés, et à prophétiser la victoire de l'Allemagne, et l'annexion de la Belgique et du Pas-de-Calais à l'Empire, afin de dresser la bannière teutonne triomphante, en face de l'Angleterre. Il va plus loin : il déclare que c'est l'Allemagne qui a voulu la guerre et qui l'a imposée à l'Europe. Il est manifeste qu'un vent de folie a soufflé sur Berlin. Ces gens-là ne sont plus en équilibre. Quoi! Harden l'audacieux dénonciateur d'Eulenbourg, il en est à ce point d'aveuglement de sonner des fanfares triomphantes, et d'annoncer des conquêtes, au moment où l'Empire chancelle et va s'écrouler.

Croit-il donc aux bourdes de l'agence Wolf, ou bien a-t-il été enrôlé, lui aussi, pour les propager? Il est triste de constater qu'un homme, dont la fière indépendance relevait le niveau de servilité de la presse germanique, se met à la remorque des thuriféraires systématiques de l'Empire. Car s'il était possible de le

juger sincère, malgré son intelligence, et capable de croire ce qu'il imprime, ce serait plus désolant encore. Il faudrait alors admettre l'aveuglement non seulement de la masse populaire allemande, mais encore des élites. Et quelle déroute, quel effondrement, quelle panique, quand il faudra, un jour très prochain, se rendre à l'évidence et constater que tout est perdu : l'Empire et l'Empereur.

*
* *

Depuis que les soldats Belges ont empli Paris de leurs détachements de troupes aux uniformes variés, la mode pour les femmes est de porter comme coiffure de petits bonnets de police. On les fait en soie, en velours, et même en drap, de couleurs variées, depuis le noir, jusqu'au bleu clair, avec des ganses et des galons légers, des pompons ou une simple plume sur le côté. Posé sur des cheveux blonds ou bruns, ondulés et mousseux, crânement et en bataille, avec un air coquet et entreprenant, ce bonnet de police est tout à fait joli. Voilà une idée de modes, comme on n'en aura jamais à Berlin, quoique les feuilles

d'outre Rhin prétendent que la rupture avec la France, a été le signal de l'affranchissement des femmes, qui ne porteront plus désormais que des articles de toilettes confectionnés *in Germany.*

Elles auront bien raison. Ce sera le commencement de notre vengeance. Et puis, il est nécessaire de s'habiller au goût de son pays. Une belle robe de chez Paquin, ou de chez Doucet, un délicieux chapeau de chez Virot ou de chez Reboux, sont faits pour des Françaises, fines, souples et déliées. Aux robustes, larges et pesantes allemandes, campées sur leurs larges orteils, avec leurs belles grosses mains, emmanchées dans de robustes bras, faits pour les travaux domestiques, les élégances des bords de la Sprée seront parfaitement adaptées. La fonction crée son organe. Le massif appelle le solide. Les légèretés aériennes et châtoyantes de l'élégance française, ne conviennent pas aux dames de Berlin. Dans leurs pays ce que l'on nomme des *Delicatessen* c'est de la charcuterie. Chez nous, ce sont des bonbons fondants ou des fruits frappés.

Voilà toute la différence. J'ose dire qu'elle est considérable. Et si ces dames veulent bien prendre la peine de se regarder dans les glaces, que leurs époux nous ont volées, et qui sont

déjà mises en place chez elles, dans les palais des grands chefs, aussi bien que dans les petits appartements des simples soldats, elles s'apercevront, pour peu qu'elles aient des yeux et qui sachent voir, que l'article de Berlin, ce n'est pas encore l'article de Paris.

*
* *

Le maréchal Roberts, comte de Candahar, le plus populaire des hommes de guerre du Royaume-Uni, vient de mourir en France pendant une inspection qu'il faisait des régiments de l'armée indienne. Il était né aux Indes. Il y avait fait toute sa carrière. C'était lui qui avait dompté les rudes montagnards de l'Afghanistan et pris Caboul. Alors qu'il était déjà vieux et glorieux, l'Angleterre l'avait envoyé au Transvaal, pour mettre à la raison les Boërs révoltés. Il avait là retrouvé Sir John French. Et ces deux généraux, aussi distingués et aussi braves l'un que l'autre, avaient brisé la résistance de Botha et de de Wett. Le maréchal Roberts, familièrement appelé *Bobs*, par l'armée et par le peuple, en Angleterre, était universellement aimé et respecté. C'était une magnifique figure

militaire. Agé de quatre-vingt deux ans, il avait voulu passer en revue ces soldats de l'armée des Indes qu'il avait si souvent conduits à la victoire. Le héros de tant de guerres, qui avait passé sous des ouragans de mitraille, a rencontré, au coin d'un quai d'embarquement, ou dans une porte de gare, un tout petit courant d'air, qui lui a causé un refroidissement, dont il est mort. Voilà ce que c'est que la misère humaine. L'Angleterre a fait des funérailles magnifiques à ce vieux serviteur de l'Empire. Il a été enterré à Westminster, au milieu d'un immense concours d'assistants respectueux et attristés. Il repose à présent sous les voûtes de Saint-Paul, aux côtés de Wellington, de Nelson et de Wolseley. L'Angleterre est un noble pays qui sait traiter dignement ses grands citoyens, pendant leur vie, et les honorer après leur mort. C'est un exemple que la France, souvent aveugle, et presque toujours ingrate, ferait bien de suivre.

*
* *

Les opérations de guerre continuent en France, en Belgique et sur les frontières de la

Prusse, avec le même acharnement. Notre activité n'a pas eu de ralentissement, pendant un seul jour. Nous pourrions presque dire : pendant une seule nuit. Car, au grand soleil, ou dans les ténèbres, qu'il pleuve, ou qu'il fasse beau, la bataille se poursuit sans trêve. Nous devions occuper, sur le front occidental de la lutte, la plus grande partie des forces ennemies, afin de permettre aux Russes de prendre une offensive qui les conduisit au cœur de l'Allemagne. Et nous n'avons pas failli à notre tâche. Les pertes subies par les Teutons, pendant les batailles de l'Yser, et les batailles d'Ypres, ont été les plus effrayantes qu'ils aient supportées depuis le commencement des hostilités.

On n'ose pas redire les chiffres qui nous reviennent par les informations de Hollande, de Danemark et de Suisse. Ce sont des vingt mille tués par jour. Et toujours la ruée allemande, aveugle et forcenée, qui jette à la gueule de nos canons, sur l'ordre du Kaiser, les vieillards du Landsturm, et les gamins de dix-sept ans, enrôlés volontaires, qui ne savent ni manœuvrer, ni tirer, mais qui se font tuer stoïquement. Comble d'horreur ! Les journaux de Hollande rapportent que, pour mener plus sûrement ces pauvres troupeaux de soldats inexpérimentés,

à la boucherie, on les a doppés, comme des chevaux de courses, avec des breuvages enivrants. On ajoute que, pour assurer la cohésion de leur masse, on les aurait lancés à la charge, se tenant par le bras.

Est-ce possible? Est-ce croyable? Cette posture amicale, cet enlacement familier de flaneurs, se promenant, un jour de fête, imposé à des malheureux soldats, qu'on envoie délibérément au massacre, afin de tâcher, sous le choc de leur masse, de rompre les lignes de l'ennemi qu'on ne peut vaincre. Il y a, là, un tel défi à l'humanité, qu'il faudrait douter que cela fut exact, mais avec ces féroces Allemands tout n'est-il pas possible!

Ils se sont, depuis quinze jours, heurtés à une résistance qui les exaspère. Écrasés à Dixmude, sur les bords de l'Yser, repoussés à Ypres, dans de grandes batailles plus sanglantes que celles de l'Aisne et de la Marne, ils paraissent sur leurs fins, comme on dit en langage cynégétique. L'hallali est proche. Sera-t-il ferme ou sera-t-il courant? Grande question. Ferme, c'est la retraite sur les lignes de la Meuse. Courant, c'est l'évacuation de la Belgique et le repli sur le Rhin. Le colonel Repington, courriériste militaire du *Times*, n'hésite pas sur la

résolution à prendre. Il dit : Le vieux Moltke aurait déjà rétrogradé jusqu'au Rhin. Peut-être même est-il déjà tard pour le faire.

Le jour où l'avance des Russes, en Silésie et en Prusse, exigera que des renforts importants soient enlevés du front Ouest, pour aller soutenir le choc sur le front Est, il y aura une soudaine rupture d'équilibre des forces, en Belgique et en France, qui amènera la retraite forcée des Allemands. Cette retraite pourra, par la poussée énergique des alliés, se transformer, très facilement, en déroute. Nous avons déjà vu, comment les Barbares courent, quand ils sont pris de peur. Il faudra des automobiles pour les suivre. Tout présage que le moment où cette débâcle se produira n'est pas éloigné.

Mais Guillaume, tenaillé par l'orgueil, ne peut pas se décider à avouer sa défaite en France et en Belgique. Il s'acharne à tenir tête à nos armées, qui sont maîtresses de la situation et qui attendent l'heure de porter le coup suprême. Et, faute de savoir se résoudre à temps, il va se laisser écraser sur les deux fronts de bataille, en même temps. Ceci devient de toute évidence, pour les gens qui raisonnent et qui examinent. Le prolongement de cette action d'ensemble qui, pendant deux mois, a constitué la plus

effroyable bataille, fractionnée en cinquante rencontres meurtrières, qui ait jamais été livrée, a causé bien de l'énervement à l'opinion publique. Mais ce qui a été fait, ne pouvait être fait autrement, et a été de tous points admirable.

Qu'on le sache bien. Cette guerre de deux mois, offre un prodigieux assemblage de prudence, de calcul, de courage et de ténacité. Le chef, qui a conduit ces opérations, avec une autorité si ferme et si lucide, est un homme de guerre de premier ordre. Nos alliés n'ont pas tardé à reconnaître les hautes capacités du général Joffre et leurs journaux ne tarissent pas en éloges raisonnés et sérieux sur son compte. Ils sont bons appréciateurs du mérite, et ce qui surtout les touche, dans la façon de faire du généralissime, c'est sa modestie.

Ah! On peut dire qu'il ne bat pas la caisse et qu'il n'embouche pas la trompette, en toute occasion. Ses bulletins sont d'un laconisme véritablement télégraphique. Il ramène la relation historique à la brève formule des trois fameux mots latins : *veni*, *vidi*, *vici*. Encore hésiterait-il à prononcer le dernier et laisserait-il à d'autres le soin de lui en assurer le bénéfice. Jamais las, toujours en éveil, il est prêt

à parer à toutes les difficultés. Il a gagné, sans le dire, les batailles de l'Yser et d'Ypres. Il livre à Armentières et à Arras, un combat furieux, en ce moment même. Il s'apprête à repousser, sur Craonne et Reims, une tentative suprême des Allemands, contre notre centre et qui peut entrainer une rencontre extrêmement sérieuse. Il transporte des troupes au point voulu, au moment indiqué, et cela sans agitation, sans bousculade. Il joue du chemin de fer, comme un virtuose joue du violon.

D'un bout à l'autre de notre front, il est sans cesse en mouvement, et les centaines de kilomètres qu'il lui faut dévorer, pour se rendre compte de nos mouvements, paraissent être pour lui de simples promenades. Il apparait, comme l'ogre du Petit Poucet, chaussé des bottes de sept lieues, qui lui permettaient de franchir les montagnes, les vallons, les provinces. Il est toujours là où il doit être. Et on s'en aperçoit. Il tient, dans notre pays, à l'heure présente, une place immense, et il semble s'efforcer pour qu'on ne s'en rende pas compte. Il se fait le plus petit qu'il peut. Mais il a beau faire. La gloire ne le lui permet pas. Et rayonnante, autour de lui, de l'enthousiasme,

de la vaillance et de la foi de tous les Français, elle le fait resplendir, plus grand encore dans sa simplicité.

*
* *

La littérature française a payé son tribut sanglant à la patrie. Elle lui a donné, entre tant de poètes inconnus qui auraient peut-être eu du génie, et qui sont morts couronnés seulement du laurier militaire, trois hommes d'une rare valeur : Charles Péguy, Emile Nolly et Ernest Psichari.

Quelle perte pour les lettres que celle d'un remueur d'idées comme Péguy! Ses *Cahiers de la Quinzaine* ont, tant parce qu'il y écrivait que par les ouvrages si originaux et si curieux de jeunes écrivains qu'il a révélés, rendu au monde intellectuel des services éminents. Tout ce qui devait porter un nom célèbre, dans les lettres, a passé, depuis dix ans, par la petite boutique de la rue de la Sorbonne. Ce Bénédictin qu'était Péguy éprouvait une joie inexprimable à découvrir un talent neuf et à le produire. Son désintéressement n'a été égalé que par sa fierté. Il avait de son labeur une idée

très haute. Et il n'hésitait pas à demander qu'on l'aidât à mener à bien une tâche aussi lourde et aussi difficile que glorieuse. Il a vécu, toujours pauvre d'argent, mais riche de sentiments et d'idées. Il faudra se souvenir qu'il laisse derrière lui une famille qui ne se consolera pas de la perte d'un tel chef, mais dont l'existence, pour notre honneur, à tous, doit être assurée.

Emile Nolly était un jeune officier de chasseurs qui a publié l'an dernier un brillant volume intitulé *Le Chemin de la Victoire* et qui en a fait sur le champ de bataille le plus éclatant commentaire, en donnant sa vie pour le pays. Quant à Ernest Psichari, c'était le petit-fils de Renan. Militariste passionné, le descendant du grand douteur avait souhaité tomber, dans un jour de bataille, avec l'espoir du triomphe. Ses vœux si ardents ont été accomplis. Il est mort, sous les plis de notre drapeau victorieux. Que la terre de France soit légère à ces fils d'élection, fiers esprits et nobles cœurs, tombés pour sa grandeur et sa liberté.

Après avoir jeté des fleurs sur les tombes de nos morts, il faut enregistrer les récompenses offertes aux vivants. La liste est trop courte des décorations accordées pour tant de courage,

d'intelligence et de fermeté. Le général de Langle de Carry, qui vient d'être fait grand-officier de la Légion d'honneur, a conduit une armée, dès les premiers engagements, avec une remarquable entente de la grande guerre. De même le général Hache, et le général Gérard, et tant d'autres. Quand on connaîtra au prix de quelles actions d'éclat, car on ne sait rien, jusqu'à ce jour, des détails de cette formidable guerre, ces distinctions ont été obtenues on sera frappé de la disproportion entre le résultat et l'effort.

Je sais des officiers qui restent presque seuls de leurs bataillons, et qui ont participé à tous les engagements les plus meurtriers de cette rude campagne. Je puis citer le capitaine Paul T... cousin de mon gendre, qui parti de Saint Nicolas-du-Port, à la frontière, avec le 4e bataillon chasseurs à pied, dans lequel il était capitaine, n'a pas cessé de combattre un seul jour. Cette troupe d'élite prodiguée au feu, et ne se refusant jamais à la bataille, a eu son drapeau décoré. Presque tous ses officiers ont été tués ou blessés. Ses hommes ont été remplacés. C'est un admirable et glorieux couteau à Jeannot, dont on a remis tantôt la lame et tantôt le manche, qui n'a plus rien

de ses premiers éléments, mais qui demeure toujours aussi mordant, aussi héroïque. Eh bien! le capitaine Paul T... qui, à de certains moments, s'est retrouvé, après une charge, seul debout, de sa compagnie, vient d'être décoré sur le champ de bataille. Je sais un autre capitaine de chasseurs, qui a obtenu la même récompense, et qui est un ancien ministre. Peut-on dire que ces braves gens-là, n'ont pas mérité cent fois les rubans qu'on leur donne?

Les vides cruels, que le feu fait dans nos troupes, doivent aussi être comblés, et l'avancement pour les officiers brillants et distingués est rapide. Fait à noter, les pertes dans les corps d'artillerie sont très faibles. Est-ce que le tir de nos canons, si nettement supérieur au feu de l'ennemi, assure à nos artilleurs une protection particulièrement efficace? Est-ce que l'habileté de nos chefs de groupe dissimule si bien l'emplacement des batteries, que le tir de l'ennemi est inopérant? Peut-être est-ce l'influence magique de notre prodigieux 75, porte-bonheur de l'armée française? A quelque cause qu'il faille attribuer ce résultat, il est indéniable.

Mais l'infanterie, par contre, a été très éprouvée. La reine des batailles ne s'est pas ménagée, depuis le début de la guerre. Elle a

pêché, d'abord, par trop d'ardeur. Aujourd'hui, elle est assagie, assouplie, adaptée à la guerre qu'elle doit faire. Et patiente, quand il faut cheminer dans des tranchées, elle se réveille bouillante et furieuse, quand il faut charger. Et si gaie, avec cela, si Dumanet et Boquillon, avec la bonne figure rougeaude de Polin, archétype du tourlourou français. Ce petit pousse-cailloux est le premier soldat du monde, ce sont nos amis d'Angleterre qui le disent. Et, avec une faiblesse un peu trop complaisante peut-être, nous aimons à le répéter. Bon soldat de France, qui souffres en riant, qui combats avec courage et qui meurs, sans te plaindre, pour la défense de ton pays et l'honneur de ton drapeau, petit pioupiou, soldat d'un sou, c'est toi le véritable héros de cette guerre.

Il parait que les tranchées des Allemands, si elles sont difficiles à enlever, sont très dangereuses à habiter. Lorsqu'on les occupe on y trouve de tout : des cadavres, des munitions, des armes, des drapeaux et surtout de la vermine de quoi infecter toute l'armée. Il faut y apporter la plus grande attention, ces sales Allemands sont couverts de poux, et qui sont très dangereux ayant pour fonction de propager le typhus. On sait que ce sont les puces

des rats qui donnent la peste. Ce sont les poux de Silésie qui ont la spécialité du typhus. Il faudrait donc, pour assurer la santé de nos troupes, répandre du pétrole dans ces tranchées et les flamber, pour les désinfecter.

Ce que ces monstres d'Outre-Rhin auront laissé de saletés et d'abominations derrière eux, les commissions d'enquête envoyées par les Etats neutres, et qui fonctionnent, actuellement, en Belgique, dans le nord de la France et en Serbie, pourront seules l'établir. Mais elles sont en bon train, et ce qu'elles découvrent les jettent dans la stupéfaction et l'horreur. Que des peuples, qui se prétendent civilisés, au commencement du xxe siècle, deux mille ans après Jésus-Christ, aient osé commettre les atrocités qui doivent être mises au compte des Allemands et des Autrichiens, c'est ce que les commissions ne peuvent pas arriver à comprendre.

Il y a, dans les armées allemandes et autrichiennes, une sorte de fureur sadique qui pousse les soldats à tous les crimes hors nature. Ces hommes lâchés, en armes et sans frein, sur des populations innocentes et malheureuses deviennent instantanément, dans des accès de délire luxurieux et alcoolique, de monstrueux

satyres. Ils se délectent de la souffrance comme du plus raffiné plaisir. Il faut citer les documents, sous peine d'être accusé d'inventer à plaisir des horreurs pour en charger l'ennemi. Voici ce qu'on lit dans les carnets mêmes des soldats allemands, trouvés sur les champs de bataille :

Longeviller, 24 août 1914.

Village détruit par le 11e génie. Trois femmes pendues aux arbres. (*Extrait d'un carnet de soldat allemand.*)

Cirey, 24 août.

Dans la nuit, il s'est passé des choses incroyables : magasins pillés, argent volé, violences... Simplement à faire dresser les cheveux sur la tête!... (*Journal d'un officier.*)

Dinant, 25 août.

Les Belges ont, à Dinant, sur la Meuse, fait feu sur notre régiment de l'intérieur des maisons. On a fusillé tout ce qui s'est laissé voir, ou bien on les a jetés par les fenêtres, tant femmes qu'hommes. Les cadavres gisaient à un mètre de haut dans les rues... (*Journal d'un soldat.*)

26 aout.

Le ravissant village de Gué-d'Hossus aurait été, quoique innocent, livré aux flammes. Un cycliste serait tombé, ce qui aurait fait partir son fusil; aussitôt, on a tiré sur lui. Les habitants mâles ont été simplement jetés aux flammes! De telles horreurs ne se reproduiront pas, espérons-le. A Leppes, environ 200 hommes ont été fusillés. Là, il fallait un exemple; qu'il y ait eu des innocents à pâtir, c'était inévitable; mais on devait aussi exiger une vérification des soupçons de culpabilité, afin de contrôler cette fusillade sans discernement de tous les hommes... (*Journal d'un officier du 178e régiment d'infanterie, 12e corps d'armée saxon*).

Laval-Morancy, 28 août.

Apparemment, jour de repos. Saisie de tous les vivres : pain, confitures, vin, cigares. Tué oies, poules, etc. Joué du piano, pillé ferme!... (*Journal d'un soldat.*)

...Nous avons ainsi détruit huit maisons avec les habitants. Dans une seule maison, deux hommes avec leurs femmes et une jeune fille de dix-huit ans ont été tués à la baïonnette. La fille

aurait pu me faire de la peine, car elle faisait un regard si innocent, mais on ne pouvait rien faire contre la multitude excitée; car alors, ce ne sont plus des hommes, mais des bêtes. Nous sommes maintenant sur la route de Sedan. (*Dernière page du carnet d'un soldat inconnu.*)

Septembre.

25. — Café. A 7 h. 15, départ, encore pour occuper le pont. A 10 heures, départ pour Orchies. Arrivée à 14 heures. Perquisition dans les maisons. Toutes les personnes civiles sont arrêtées. Une femme a été fusillée parce qu'elle ne s'est pas arrêtée au commandement de « halte! » mais a essayé de fuir. Là-dessus, incendie de toute la localité, etc. *(Extrait du carnet d'un soldat.)*

La commission d'enquête belge a publié un compte rendu relatif aux atrocités commises en Belgique par les troupes allemandes. Dans une localité, plus de 600 personnes ont été massacrées, et lors de la mise à sac de Dinant, 700 habitants ont aussi été tués. On cite, en outre, d'après des renseignements authentiques, des actes de barbarie commis sur le territoire belge.

Dans bien des cas, les troupes n'ont pas même prétendu avoir été attaquées par la population civile, et il paraît certain que les habitants n'ont pas agi d'une façon hostile. Ils disent que les crimes dont ils sont victimes ne s'expliquent que par l'état d'ébriété dans lequel se trouvaient les soldats, par le plaisir qu'ils éprouvaient à faire du mal, par l'irritation provenant de la résistance inattendue de l'armée belge et par l'ordre que leurs chefs leur avaient donné de se livrer à une destruction systématique.

Le professeur Reisse, de l'Université de Lausanne, a visité les champs de bataille serbes, accompagné du préfet Lasitch et de M. Barlovatz, ancien consul de Serbie à Paris. Il publie, dans la *Gazette de Lausanne*, les résultats de cette enquête, dont voici quelques extraits :

« Ce que j'ai vu et entendu dépasse de beaucoup ce que je pouvais imaginer. Les troupes austro-hongroises, qui ont passé dans le district de Chabatz (le seul où les Autrichiens aient pénétré) ont commis toutes les horreurs.

« Dans les villages et petites villes où je suis passé, les Autrichiens ont tué 1,148 civils. Les cadavres de ceux-ci furent retrouvés et reconnus. 2,280 civils ont disparu.

« L'âge des massacrés varie entre deux mois et quatre-vingt-douze ans. La plupart sont âgés de quarante-huit à soixante-cinq ans. Cependant, il y a beaucoup de garçons de dix à dix-huit ans. Les enfants en bas-âge ne furent pas épargnés. J'en ai trouvé dans les fosses communes qui n'étaient pas âgés de plus de deux ou trois ans. Le nombre des femmes massacrées est relativement très élevé :

« A Bastave, presque tout le monde s'enfuit lorsqu'on sait que les Autrichiens s'approchent. Les deux femmes Soldatóvitch, infirmes et âgées de soixante-douze et soixante-dix-huit ans, ne veulent pas quitter leur maison. Lorsque, après le départ des Autrichiens, les paysans reviennent, ils trouvent les deux pauvres vieilles lardées de coups de baïonnette, le nez, les oreilles et les seins coupés. D'ailleurs, la mutilation était une pratique assez courante des massacreurs de l'armée austro-hongroise.

« Le feu a aussi servi à torturer les victimes de la *strafexpedition* autrichienne.

« On avait amené à Lechnitza un groupe d'otages âgés de huit à quatre-vingt deux ans. Il y en avait 109. Tout près de la gare les soldats creusent une fosse de 20 mètres de long, 3 mètres de large et 2 mètres de pro-

fondeur. Ils placent, devant cette tombe, le groupe de 109 personnes, les lient ensemble avec des cordes (aux coudes) et entourent le tout avec un fil de fer. Puis un peloton d'infanterie prend position sur le talus du chemin de fer et décharge une salve sur les paysans. Tout le groupe dégringole dans la fosse et les soldats la remplissent de terre sans avoir vérifié si tous les fusillés étaient morts. Je ne crois pas me tromper en estimant qu'ainsi au moins 50 p. 100 de ces pauvres gens furent enterrés vivants... »

La presse viennoise, qui ne peut démentir toutes ces horreurs, essaye, paraît-il, de les expliquer et de les justifier par de prétendues attaques de paysans serbes.

Voilà la guerre qui nous est faite, au nom d'une Kulture allemande supérieure à celle des autres peuples de l'Europe. C'est là la morale que le Pangermanisme veut imposer au monde pensant. Et c'est cette folie érotique et sanguinaire que tous les savants, les artistes, les écrivains, les philosophes de l'Allemagne consacrent par leur approbation et justifient de leur adhésion. Nous voulons croire encore, pour l'honneur de l'humanité, qu'ils ignorent tout de ces turpides et qu'ils sont abusés par les men-

songes de leur presse soldée. Quand ils connaîtront la vérité, car ils la connaîtront un jour, aveuglante et formidable, nous leur ferons subir un dernier interrogatoire, avant l'exécution. Et ce jour-là, il faudra qu'ils se rétractent et hautement, ou bien nous pourrions nous souvenir que leur Kaiser avait décidé que s'il occupait Paris, il s'emparerait comme otages de tous les hommes qui comptent parmi les plus illustres de France et, à notre tour, prendre, en Allemagne, des responsables. Les signataires de la protestation germanique, en ont tout naturellement dressé la liste.

* * *

C'est un sujet d'étonnement pour tout le monde que l'inaction de la flotte allemande. Ce n'est pourtant pas la hardiesse qui manque aux commandants des navires. Les courses de l'*Emden*, du *Carlsruhe*, du *Gœben* et du *Breslau* sont là pour en témoigner. Il faut savoir rendre justice à ses ennemis. Le commandant de l'*Emden* s'est conduit en magnifique corsaire, faisant à l'ennemi tout le mal possible et alarmant, de la façon la plus sérieuse, le commerce anglais

auquel il a fait subir pour cinquante millions de pertes. Au point de vue allemand, il mérite les plus grands éloges. Mais pris par un navire des alliés, la première chose à faire était de le pendre à son mât militaire, avec tous les honneurs dus à son énergie et à son brigandage.

Mais que fait, embossée dans le canal de Kiel, la belle collection des cuirassés et des croiseurs de haute mer, construits par le Kaiser. Ce ne sont pas des bibelots d'étagères. A-t-il peur de les casser, en s'en servant? Il nous a assez rebattu les oreilles de ses fanfares maritimes. L'avenir de l'Allemagne était sur l'eau. Eh bien! que l'avenir de l'Allemagne sorte et se mesure avec le présent de la France et de l'Angleterre. Il est à penser que quelques-uns de nos cuirassés et de nos croiseurs sont, dans la mer du Nord, rangés parmi la flotte de l'amiral Jellicoë. Il faudrait voir un peu ce que valent, rodomontades à part, tous les dreadnoughts allemands. Ils doivent être excellents. En tout cas, ils sont superbes et tout-neufs. Leurs canons sont de la dernière marque de la maison Krupp. Et leurs belles tourelles à pivot sont blindées avec les plus fortes plaques d'acier Siemens. *Made in Germany.* C'est le cas de le dire.

Qu'est-ce que tout cela deviendrait sous le feu des gros 305 de la marine française? L'amiral Boué de Lapeyrère qui a pu mettre, comme Ruyter, un balai à son grand mât, en guise de pavillon, doit trouver le temps long à croiser devant Pola, pour embouteiller les quatre bateaux de la marine Austro-Hongroise. Il doit penser avec mélancolie, pendant qu'il drague les mines de l'Adriatique, qu'un de ces jours, un branle-bas de combat mettra tous les équipages sur pied, du côté du Skager-Rak, et que les échos des Fiordjs scandinaves retentiront des lourdes bordées échangées entre les flottes ennemies. Calmez votre ennui, amiral. La flotte allemande est toujours au repos, comme la flotte autrichienne. Et tous les soirs, de même que vos grands bateaux, sous le ciel clair et semé d'étoiles de l'Adriatique, les grands bateaux alliés, sous le ciel brumeux et triste du Danemarck, s'endorment, avec l'espoir de la bataille.

Le temps se met au froid, et voilà qu'il gèle. Au milieu du mois de novembre. C'est de bonne heure. Les Russes ne s'en plaindront pas, car la glace est leur amie. Elle facilite les communications en permettant le trainage. Elle solidifie les terres détrempées de la Pologne, et

va rendre les lacs de la Mazurie unis et libres, comme de vastes plaines. Le jour où Napoléon livra la bataille d'Eylau, il gelait, et la neige tombait à gros flocons. Le vent la poussait au visage des Français et elle les gênait considérablement. Les Russes, voyant en elle une alliée, chargeaient nos bataillons, avec furie. C'est alors que Napoléon ayant appelé Murat dans le cimetière d'Eylau, où il se tenait avec son Etat-major, lui dit :

— Vas-tu nous laisser dévorer par ces gens-là ?

Murat s'élança sur son beau cheval à troussequin en peau de léopard, agita sa cravache, car jamais il ne tirait son sabre, et prenant la tête de nos escadrons, il enfonça le centre de l'armée russe et lui arracha la victoire. Or au printemps suivant, l'armée française, repassant par la plaine où s'était livrée la bataille, ne reconnut pas le terrain. Des lacs s'étendaient où les bataillons avaient marché, manœuvré. Il fallut se rendre compte que la fameuse charge des cuirassiers, où d'Hautpoul fut tué, avait galopé sur la glace, sans s'en douter.

C'est ce sol glacé que les Russes vont trouver dans les marais de Pologne et qui va les aider à se développer tout à leur aise. C'est égale-

ment sur la gelée que les Allemands comptent, pour rendre praticables les inondations de la plaine de Dixmude. Sur la glace, ils espèrent passer avec toute l'artillerie lourde qu'ils ont amenée d'Essen, en dix-huit trains qui sont signalés à Liège. Mais il faut alors se souvenir que le jour d'Austerlitz, les étangs de Telnitz étaient gelés et que Napoléon voyant les troupes de Buxhowden, engagées sur cette surface fragile, fit tirer à boulets sur la glace pour la briser, et noya tous les fuyards. Quelques bons obus de Rimailho, ou de hovitzers anglais, pourraient bien rendre la promenade périlleuse pour une artillerie qui n'est déjà pas légère par elle-même.

Mais sans aller si loin chercher les conséquences de la gelée, qui nous arrive en avance, il faut plaindre nos pauvres soldats qui sont exposés, jour et nuit, dans les tranchées, au froid cruel qui sévit. Bien souvent, en hiver, quand sur les trottoirs sonores de la rue le pas des passants retentit sec, j'ai pensé, au coin du feu, dans l'atmosphère tiède de mon cabinet de travail, aux pauvres diables, sans asiles, qui sont réduits à coucher sous les ponts, dans le froid qui monte du fleuve, coupés par la bise des quais. Et maintenant, ce sont nos enfants, ceux

que nous aimons, qui nous tiennent au cœur, par les liens les plus étroits, qui sont exposés à cette misère et à cette souffrance.

Hiver, précoce et douloureux, ne pouvais-tu attendre ton heure accoutumée? Que de fois, nous avons eu du temps doux, jusqu'à la fin de février, pour nous réveiller en mars, avec quelques gels, vite combattus par le soleil. On disait : voilà un hiver malsain; il n'a pas gelé. Les parasites et la vermine, dans la campagne, ne seront pas détruits. Et aujourd'hui on se désespère, en pensant que, peut-être, si le froid s'installe, nous allons avoir un hiver terrible comme en 70, où nous avons tant souffert.

Le 30 novembre, il gelait tellement, que le génie militaire ne pût établir les ponts volants sur la Marne, et qu'il fallut reculer de deux jours la bataille de Champigny. Naturellement, les Prussiens, avertis par nos mouvements, eurent, grâce à ce retard, le temps d'amener toutes leurs réserves sur le terrain, et cette gelée inopportune fût une des causes de notre défaite. L'hiver irait-il donc de concert avec la guerre? Et serait-il l'accompagnateur obligé des opérations militaires? C'est un mauvais compagnon, et qu'il ne faut pas accueillir avec des sourires.

D'autant plus que les pessimistes en profitent pour recommencer une campagne d'affadissement et de dépression. Ils murmurent avec des voix éteintes de gens mourants : Vous savez que le froid arrête le mouvement offensif des Russes. Ils vont camper à la frontière de Pologne, et en voilà pour trois mois d'hivernage. Comme les ours de leur pays, ils s'endormiront, pour ne se réveiller qu'au printemps. Pendant ce temps-là, les Allemands, libres de ramener toutes leurs troupes du front Est, vers la Flandre et le Nord de la France, vont nous accabler sous leurs renforts et le mieux que nous puissions espérer c'est d'arriver à les contenir.

Si vous ne les arrêtez pas, les pessimistes, enhardis, continuent : nous en avons donc, encore, pour six mois, pendant lesquels les ennemis vont exercer leurs recrues, reconstituer leurs corps, se réapprovisionner en munitions pour s'élancer plus forts que jamais contre nos lignes. Tout ce que l'on a raconté sur les difficultés de leurs approvisionnements, rêves, chimères ! Ils ont tout ce qu'il leur faut. Les frontières des neutres laissent passer toute la contrebande de guerre, et les négociants font fortune à fournir les den-

rées : le charbon, l'essence, le fer, le cuivre et le plomb.

Les Roumains ne bougeront pas. Les Italiens attendront que le Trentin leur tombe dans la main, sans avoir fait un effort pour le prendre. La Bulgarie, guigne Andrinople et l'obtiendra, dans la débâcle de la Turquie, aussi facilement qu'elle l'a perdu par sa folie. Quant à nous, victimes expiatoires, avec les Belges, de la furie teutonne, nous nous userons, nous nous ruinérons, pendant que les Anglais accapareront le commerce du monde. Les pessimistes, verts de peur et ravagés par la bile s'éloignent, après avoir répandu leurs navrants pronostics, et vont, un peu plus loin, continuer la propagande du découragement. Nous verrons bien ce qui se réalisera de ce qu'ils nous annoncent avec un tel luxe de détails.

Il faut avoir tout de même la confiance bien ancrée dans la cervelle pour résister à des assauts si souvent renouvelés. C'est une sorte de foi aveugle qu'il faut s'imposer, dans le courage, la fermeté, le talent de nos chefs militaires. Tous ceux qui reviennent de l'armée sont unanimes pour déclarer que le généralissime a une poigne de fer, et qu'il conduit sa campagne avec une science, une méthode, un ordre qui ne

laissent place pour aucune erreur. A côté du général Joffre, et en union intime avec lui, le général Foch paraît, du consentement de tous ses pairs, posséder une autorité qui le classe hors ligne.

Ce jeune chef, si brillant, si réfléchi, est un de ceux sur lesquels nous pouvons fonder les plus grands espoirs. Au rebours de ce qui se passe, chez l'ennemi, où les chefs de corps disparaissent subitement disgraciés, ou bien sont dirigés de l'Est à l'Ouest, sans autre raison que le caprice ou la faveur du Kaiser, nos généraux bien établis dans leurs commandements possèdent la confiance de leurs troupes, et peuvent tout attendre d'elles. Comment douter du résultat, comment perdre patience, quand de si magnifiques qualités militaires sont mises en œuvre pour guider au feu les soldats les plus héroïques? Avec un peu de réflexion, il est facile de se reprendre, et tout l'empoisonnement pratiqué par les pessimistes malencontreux se dissipe. N'importe, il faut fuir ces propagateurs de mauvaises nouvelles, et, quand on ne peut pas leur échapper, il faut leur imposer silence. C'est une nécessité d'hygiène publique.

En même temps que le froid, les bouquets de mimosa viennent de faire leur apparition

dans les rues. Le mimosa, avec ses branches jaunes et odorantes, rappelle le délicieux Midi, avec son ciel clair, son soleil chaud, et la tiédeur de sa température. Au bord de la mer bleue, à l'ombre des pins parasols, dans le silence de l'air limpide, quelles douces rêveries, en cette saison, et quel calme engourdissant, quel bien-être ! La mémoire nous représente la Californie, à Cannes, et le jardin des Hespérides, au bout de la Croizette, où sur les arbres chargés de fruits d'or, on cueille, soi-même, les mandarines que l'on mange, en se promenant dans les parfums qui montent des parterres en fleurs. Ah ! ceux qui peuvent vivre dans cet air caressant, sous ce chaud soleil qui ranime le cœur, sont bien heureux.

J'ouvre le journal, pour me distraire de ces pensées pleines d'envie et de regret et je lis : Une tempête de neige vient de s'abattre sur tout le littoral du midi. Il a gelé, à dix degrés au-dessous de zéro, à Montpellier, la nuit dernière. Une tempête horrible a ravagé le Roussillon et dévasté Perpignan. Mimosa, mimosa, fleur de rêve, tu m'avais trompé, avec ton parfum délicat, évocateur des souvenirs charmants. Le Midi n'est pas le Paradis, où l'on va chercher la chaleur, le ciel bleu, et les dou-

ceurs de la flânerie dans les jardins embaumés.

La réalité est toute différente. Il fait un temps aussi mauvais dans le Midi que dans le Centre, avec cette aggravation que les maisons n'ont aucun moyen de chauffage et que, quand il y fait froid, on y gèle beaucoup mieux que n'importe où. Il n'y a guère que dans les grands hôtels qu'on peut vivre, à peu près, confortablement. Mais, là, c'est la foule cosmopolite, odieuse, en ces tristes moments, où l'on éprouve le besoin de n'être en rapport qu'avec d'excellents patriotes. Je mettrai donc du mimosa, dans un vase, sur ma table, pour égayer la tristesse de cet hiver précoce, et je ne penserai plus aux golfes bleus semés de rochers rouges, aux collines couvertesde bruyères et de térébinthes, que comme à des motifs littéraires, et je continuerai à concentrer toute mon activité d'esprit, sur ce qui se passe entre Verdun et Dixmude. Mais sans défaillance et sans forfanterie, avec une bonne moyenne de courage français.

*
* *

Depuis que nos Parisiens rentrent à Paris, l'aspect de la ville a changé. La partie frivole et

légère de notre population s'était éloignée, avec un peu de hâte, à la fin du mois d'août. Le départ du gouvernement avait été le signal d'une débandade extraordinaire. J'ai raconté, en son temps, cette fuite éperdue vers des rivages de tout repos. L'automne s'avançant, la rentrée des classes et des tribunaux effectuée, l'ennemi, enfin, paraissant maintenu à distance, tous nos braves se sont décidés à reprendre leurs quartiers d'hiver. Ils ont ramené leurs moitiés. Et, tout aussitôt, l'allure des femmes, dans la rue, leurs toilettes, leurs coiffures, ont paru si différentes de ce que nous étions accoutumés à voir, qu'il sembla qu'on nous eut changé notre ville.

Nous commençons à nous y faire. Mais le premier contact a été désagréable. Non pas que ces dames ne soient pas charmantes. Mais elles ont moins de gravité et de retenue que celles que nous avions l'habitude de voir aux heures difficiles. Nous regrettons vraiment, un peu, ces heures difficiles. Un peu trop de robes fendues et montrant le bas à jour, par une saison si froide que c'est véritablement de la provocation obstinée. Un peu trop de falbalas voyants, pour un temps si morose. Il faudrait commencer à réfléchir, gracieuses linottes, qui ne

savez peut-être pas encore que nous sommes en guerre. Vous n'en avez pas vu les horreurs. Vous n'en avez connu que l'heure d'épouvante qui a amené votre départ précipité. Mais, de loin, vous avez perdu la notion du danger que court notre pays tout entier.

Peut-être qu'aux bords de la Gironde, en voyant tant de gaité sous les Quinconces, et tant d'hommes importants le sourire aux lèvres, vous aviez cru que c'était une bataille de fleurs qui se livrait dans le Nord et dans l'Est. Allons! mesdames, déguisez-vous en femmes sérieuses, prenez un air de gravité, qui siéra fort bien à vos yeux allongés au crayon noir et à vos cheveux savamment ondulés. On se bat, la mort fauche et sur les marches des églises vous pouvez voir monter bien des femmes, vieilles et jeunes, habillées de noir. Vous n'êtes pas mauvaises, mais vous êtes légères. Pensez, chaque matin, en vous réveillant, aux malheurs de la France, et vous vous mettrez bien vite au ton qu'il faut avoir. Dieu merci! Les Françaises ne sont pas bêtes.

*
* *

Il nous arrive d'Allemagne une étrange nouvelle. La balayeuse a été vue, dans le palais impérial, à Berlin. Cette apparition, révélée au public, a produit une assez fâcheuse impression. Car il s'agit d'une apparition. La balayeuse est un spectre, comme la Dame Blanche du Louvre, qui se promenait dans les couloirs du Palais, quand un événement devait intéresser la famille royale. On sait que c'est sous le costume de la Dame Blanche, et masqué de blanc, que le duc de Buckingham aurait réussi, disent les Mémoires du temps, à s'introduire dans l'oratoire d'Anne d'Autriche.

La balayeuse du Palais de Berlin n'est pas si poétique, mais elle est beaucoup plus funèbre. Quand un Hohenzollern est menacé de mort, le fantôme apparaît la nuit, au clair de lune, dans les galeries ou les cours, et elle balaye. C'est le symbole du départ, pour un Hohenzollern, ce balayage. On entend, dans le silence nocturne, le grincement du balai sur les dalles, et un Hohenzollern peut recommander son âme à Dieu.

L'Allemagne est le pays des superstitions,

des ballades et des légendes fantastiques. Burger y a fait son *Roi des Aulnes*, et Hoffmann y a écrit ses *Contes*. La sinistre balayeuse du Palais impérial impose au peuple de Berlin la croyance à sa mission surnaturelle. Elle vient, messagère d'outre-tombe, avertir le Hohenzollern que l'heure de sa mort a sonné au cadran de la destinée. Sera-ce un jeune, ou un vieux, qui succombera, dans cette famille nombreuse? L'Empereur, ou bien un de ses fils, aura-t-il à répondre au fatal avertissement du spectre?

On a dit, il y a quelques semaines, qu'un Prince était mort, qu'on avait emporté, dans un fourgon éclairé comme une chapelle ardente. Trois des fils du Kaiser ont été déjà effleurés, dans cette terrible guerre où s'entrechoquent tous les peuples de l'Europe. Est-ce pour l'un d'eux que le fantôme a reparu, ou bien est-ce le père, le maître, le chef, l'Empereur, que la balayeuse vient pousser, vers le néant, de son balai funèbre? Mais n'est-ce pas, au lieu d'un Hohenzollern, l'empire lui-même, dont la balayeuse fatidique vient présager la fin? Gens de Berlin, vers minuit, quand vous passez près du Palais, prêtez l'oreille, et peut-être entendrez-vous le grincement du balai, sur les dalles de pierre. Alors pressez le pas, éloignez-vous de

la lugubre annonciatrice. C'est la balayeuse des Hohenzollern, qui travaille à son œuvre de mort.

*
* *

Un fait extraordinaire vient de souligner d'une façon éclatante l'activité de l'espionnage allemand, dans Paris, malgré les recherches de la police, les règlements administratifs, et toutes les précautions prises par l'autorité. Un homme du monde, M. le marquis de M... en se promenant s'est trouvé nez à nez, avec un ancien attaché militaire allemand, qui a eu son heure de célébrité en France, au moment de l'Affaire : M. le baron de Schwarzkoppen. Le dit baron, en apercevant le marquis de M... qu'il connaissait fort bien, pour l'avoir rencontré dans les salons parisiens, a fait un mouvement en arrière. Le marquis de M... stupéfait, n'a pas sauté au collet de M. de Schwarzkoppen, en criant : A l'espion ! et l'a laissé s'esquiver d'un pied leste. Après quatre mois de guerre, qui nous ont révélé les procédés vraiment prodigieux dont avaient usé pour nous circonvenir, nous ligoter et nous anéantir, nos ennemis méthodiques et industrieux, voilà à quoi nous sommes encore exposés.

Un général prussien se promène, dans nos rues, sur nos boulevards, la canne à la main, prenant mesure de nos moyens de résistance, tâtant le pouls à notre courage, vivant de notre vie quotidienne et renseignant l'Etat-major général, sur toutes nos pensées de faiblesse ou d'énergie. A toute heure de notre existence, nous sommes ainsi trahis et vendus. C'est au milieu d'un lacis de perfidies et d'entraves que nous nous efforçons de défendre notre pays et son indépendance. Les plate-formes, les tranchées, les dépôts de munitions, préparés d'avance, en temps de paix, sur les points principaux de notre défense, afin de la réduire à néant, les mensonges, les calomnies, les espionnages, les trahisons, en temps de guerre, voilà dans quelles conditions nous soutenons la plus effroyable des invasions. N'est-ce pas un peu exaspérant ? Et vraiment la lutte n'est-elle pas rendue, trop inégale, par la duplicité honteuse de nos ennemis, en présence de notre sublime naïveté ? Français, et vous, surtout, Parisiens, qui êtes des Français et demi, vous vous croyez bien malins. Vous êtes, on vous le dit, du moins, en toute occasion, des gaillards à qui on n'en conte pas, à qui on ne fait pas voir le tour, eh bien, constatez avec quelle facilité on

vous roule. Prenez des leçons de malice, vous avez en face de vous des *Doktors*. Les Allemands sont, dans l'art de tromper, de véritables maîtres. Basile et Cartouche se sont faits collaborateurs pour nous exploiter jusqu'au fond du sac.

L'agence Wolff prouve, tous les jours, au *Messagero d'Italia*, qui le répète au *Berliner Zeitung* qui l'affirme à la *Gazette de Bâle*, qui se demande s'il faut le croire, que la France est incapable de prendre l'offensive, et qu'elle ne trouvera jamais la force de repousser les Allemands sur le Rhin. Schwarzkoppen l'écrit, de Paris, à Sonnino qui fait des risettes à Berlin, et, dans son ardente sympathie pour la cause austro-allemande, voudrait bien compromettre l'Italie dans la plus dangereuse des impasses. Jamais il n'a été plus nécessaire pour nous, de rester lucides, car notre situation exige une fixité de vues exemplaire.

Le salut pour nous est dans la persévérance. Si nous ne marchons pas, avec une inébranlable fermeté, aux côtés de nos alliés, vers le but marqué, et qui est l'anéantissement du militarisme allemand, nous engageons l'avenir de la France et nous vouons nos enfants aux catastrophes futures. Il n'est plus, pour nous, qu'un

moyen de sortir de l'aventure dans laquelle nous avons été précipités, contre notre gré, c'est d'aller de l'avant, avec intrépidité.

*
* *

Quand cette guerre a commencé, nous ne connaissions pas nos richesses. Nos généraux n'avaient jamais fait la guerre, et il était impossible de prévoir comment ils allaient se comporter en présence de l'ennemi. Dès le début, il y a eu un déchet énorme. La quantité de braves officiers supérieurs à qui il a fallu fendre l'oreille, parce qu'ils n'étaient bons à rien, ou parce qu'ils étaient bons à toute autre chose que ce qu'ils étaient appelés à faire, a décimé l'Etat-major. Mais, instantanément, des capacités insoupçonnées se sont révélées. Et des avancements foudroyants se sont produits. Tel officier, parti comme général de brigade, s'est trouvé, après quelques semaines de campagne, promu au grade supérieur, pourvu d'un grand commandement et est, aujourd'hui, général d'armée.

Actuellement des brigades sont commandées par des lieutenants-colonels. Et ce rajeunissement des cadres a eu des résultats excellents.

Napoléon disait qu'on ne fait la guerre qu'avec des jeunes gens. Il s'y connaissait, lui qui avait conçu et exécuté sa campagne d'Italie à vingt-six ans. La vérité c'est qu'il y a des gens qui sont doués, et d'autres qui ne le sont pas. Et que ceux qui sont doués savent faire la guerre, par intuition, appliquant des méthodes personnelles, qui bouleversent la stratégie classique, et mettent à l'envers toutes les théories de l'art enseigné. Tel fût le cas de Bonaparte en face d'Alvinzi et de Mélas, de Beaulieu et de Mack. C'étaient d'excellents généraux, renommés dans leur état, comme tacticiens et comme stratégistes. Le génie de Bonaparte déconcerta tous ces bons élèves, qui avaient appris à faire la guerre sous les meilleurs maîtres. Le prince Eugène, au grand siècle, disait en parlant des généraux de Louis XIV :

— Si l'on m'envoie Villeroi, je le battrai. Si c'est Catinat, nous nous battrons. Si c'est Vendôme, il me battra.

Nos généraux offrent cette particularité que, aussi savants qu'aucun des élèves de l'École de Guerre de Prusse, ils ont, en plus, cette intelligence hardie qui tire parti des situations les plus difficiles. Ils ont des idées et ils les appliquent rigoureusement. Ils savent lire dans

le jeu de l'adversaire. Jusqu'à ce jour, ils ont été Catinat. Ils vont être Vendôme.

Et puis, nous avons au moins cette satisfaction de commencer à les connaître. Le grand État-Major s'est décidé à parler. Oh! avec une extrême discrétion, mais le peu qu'il a laissé échapper, nous a cependant éclairés. Nous savons que, dans le Nord, c'est le général Foch qui commande les armées des généraux de Maudhuy et de Castelnau. Le général Foch, encore très jeune, est un de ceux qui se sont le plus brillamment révélés. Le général de Maudhuy, de même. Ce qu'il faudrait voir, c'est, en rase campagne, dans une des larges plaines de Belgique, l'armée allemande, hors de ses tranchées, de ses trous de loups et de ses caponnières, face à face avec l'armée alliée. Et, d'un côté les duc de Wurtemberg, prince de Bavière et général von Fabeck opposés au général Foch et à ses lieutenants dans une belle bataille rangée, où il serait possible de manœuvrer, comme à la bataille de la Marne.

On verrait, là, quelle est la meilleure troupe et quel est le plus habile commandement. Nous consentirions encore bien à accepter la proportion de un contre deux, qui est celle de nos effectifs, comparés aux effectifs allemands,

depuis le début des hostilités. Je réponds que nous les battrions. A un contre deux, jamais ces gens là n'auront raison de nous. Et ils le savent. Pour qu'ils aient chance de triompher, il faut qu'ils soient trois contre un. Alors le poids est si lourd que nous en sommes paralysés. Et il se produit ce que nous voyons, depuis six semaines, dans le Nord, après l'Aisne : un accablement qui nous permet, tout juste, la résistance. De sorte que, les deux partis en présence, piétinent, sur place, et échangent des coups terribles, sans résultats autres que le massacre des hommes, la destruction du matériel et le ravage des villes et des campagnes.

Il y a cependant des troupes fraîches à engager, de notre côté. Si l'État-Major voulait, il pourrait rétablir l'équilibre des forces et amener le choc qui repousserait l'ennemi. L'heure marquée n'est évidemment pas encore venue. Les conceptions du chef suprême qui, jusqu'à ce jour, ont été pleines de justesse, de prudence et d'opportunité, doivent nous donner toute confiance, et nous permettre d'attendre l'instant décisif. Quoiqu'en disent, tant de pessimistes, cet instant n'est pas très éloigné. Et je persiste à croire que la première moitié de la guerre est achevée.

*
* *

Il faut revenir sur le cas du professeur Adolph Lasson, de l'Université de Berlin, parce qu'il est absolument représentatif de l'opinion publique, non seulement en Prusse, mais dans toute l'Allemagne. Le professeur Lasson est un de ces hommes à l'esprit tranchant qui ne discutent pas. Discuter serait une concession qui affaiblirait l'omnipotence de leur orgueil. Ils ne discutent pas, ils affirment. Pour le professeur Lasson, la culture allemande est la perfection. Les autres nations de l'Europe sont de pauvres troupeaux d'hommes. Et tout ce qui n'est pas allemand, ne mérite que la servitude ou la destruction. Ce que le professeur Lasson dit, dans ses deux lettres, à son ami de Hollande, est le résumé de ce qu'enseignent les ligues pangermanistes, depuis trente ans.

L'opinion allemande a été chauffée à blanc, par les énergumènes d'Outre-Rhin, qui sont férus de leur rêve mondial et ont pour devise le fameux refrain : *Deutschland über alles.* L'Allemagne au-dessus de tout. C'est là ce que pense, ce que veut, ce qu'attend le peuple entier de Germanie. Ces rêves de puissance et de

gloire sont synthétisés dans la personne de l'Empereur. Et c'est pour cela que Guillaume est, dans son pays, une sorte de divinité, devant laquelle le peuple s'agenouille sur les trottoirs en criant : hoch! quand l'auto impériale passe dans les rues de Berlin.

Il y a là du fétichisme poussé au paroxysme. Et toute cette mégalomanie incarnée en un homme, qui se rend très exactement compte de son pouvoir, a abouti à cette autocratie surnaturelle, qui permet au Kaiser de faire massacrer ses soldats, sans qu'ils fassent un geste d'hésitation, et sans que, des quatre coins de l'Empire, devant ces hécatombes, un cri de réprobation s'élève. Comme les Fakirs de l'Inde, qui se jettent sous les roues du char d'Indra, les allemands courent à la mort sur un signe de leur maître. Et M. Adolph Lasson continue à l'appeler « les délices de l'humanité. » Que faudrait-il qu'il fasse pour mériter d'en être appelé l'opprobre?

Étant donné cet état d'esprit, quelle réponse pouvaient faire les intellectuels dont la signature a été exigée au bas du factum qui a si fort indigné, et si justement, l'opinion française? Signer, sans une hésitation, le papier officiel. Et si quelqu'un d'entre eux, moins caporalisé

que les autres avait, dans son for intérieur, des doutes sur la valeur des négations opposées au récit des atrocités allemandes, les cacher soigneusement, sous peine d'être exposé aux pires traitements.

Voyez, dans notre pays, ce qui s'est passé, à propos des lettres publiées dans le *Journal de Lausanne* par un de nos plus brillants auteurs, M. Romain Rolland, et adressées à des amis d'Allemagne, dont Ghérard Hauptmann, pour leur reprocher justement de se solidariser avec des incendiaires et des assassins. D'abord, l'écrivain français s'est exposé à être accueilli plus que rudement, par ses amis d'Allemagne. Ghérard Hauptmann, cet écrivain sans valeur, a rabroué M. Romain Rolland, comme s'il était belge. Il lui a déclaré qu'il ne pouvait pas penser ce qu'il venait d'écrire, et que, du reste, quand on avait fait *Jean Christophe*, on était allemand.

Voilà donc M. Romain Rolland annexé à l'Empire, par droit de conquête littéraire. Là-dessus qu'arrive-t-il? Ayant reçu les coups des Allemands, qui lui ont demandé de quoi il se mêlait, il reçoit les bourrades des Français, qui l'appellent traître, renégat et même Suisse. Pour avoir voulu jouer les Sabines et s'être jeté, ses enfants dans les bras, entre les Romains et les

Sabins, ainsi que dans le célèbre tableau de David, notre auteur est sous la grêle des javelots dont l'accablent les deux partis, et le voilà tout criblé.

Cependant il n'est pas Suisse, il est Français, né à Clamecy et excellent Français, puisque, ne pouvant servir dans l'armée, il s'emploie, dans la mesure de ses forces, à secourir nos prisonniers, et patronne, à Genève, un office de correspondance entre nos soldats, internés en Allemagne, et leurs familles. N'allez pas croire que je cherche à plaider pour M. Romain Rolland, qui est d'ailleurs assez grand garçon pour se défendre lui-même. Je ne le connais pas personnellement. J'ai lu, comme tous les hommes du métier, la série des *Jean-Christophe*. Mais vraiment son cas m'intéresse, parce que je sens qu'on se trouve en présence d'un homme de conscience, qui ne veut abandonner aucune de ses idées françaises de liberté, de patriotisme et d'art, mais qui, en même temps, prétend demeurer fidèle à ses dilections intellectuelles, et ne pas les rejeter de lui, parce qu'elles sont d'origine germanique. Le vieux Corneille fait dire à Camille.

Albe vous a nommé. Je ne vous connais plus !

Et le tendre et fidèle Curiace de répondre, désolé, à sa farouche maîtresse :

Je vous connais encore et c'est ce qui me tue !

Le pauvre Romain Rolland, excellent Français, qui ne se résigne pas à arracher de son cœur la petite fleur bleue du *vergiss-mein nicht*, se débat entre les deux partis. Les Teutons enragés lui crient, comme Adolph Lasson : Nous avons brûlé Louvain, nous avons bombardé Reims, nous détruirons le monde, s'il refuse de devenir Allemand. Car être Allemand c'est la condition humaine supérieure, que nous avons le droit d'imposer par la force, dans l'intérêt même de ceux à qui nous l'imposons.

Et de l'autre côté, les Français exaspérés lui enjoignent de renier ses amitiés d'Outre-Rhin, de ne plus connaître un seul Allemand, sous peine de passer pour un traître, pour un malfaiteur, pour le rebut de l'humanité. Et alors Romain Rolland se désespère. C'est un cœur honnête, un esprit droit et il a l'entêtement de celui qui est sûr d'avoir raison, dans la controverse engagée. Enfin, c'est un Français, quoi qu'on lui ait reproché d'être Suisse, et il a le sang bouillant. Il ne veut pas qu'on lui impose une vilenie. S'il reniait ses amis anciens, au

milieu du péril, et quoique ceux-ci l'invectivent, il se regarderait comme un lâche. Et il est brave. Il ne veut donc pas prononcer la parole libératrice.

Il ne dira pas : il n'y a plus rien de commun entre moi et ces Allemands que j'aimais, et qui sont devenus les ennemis de mon pays. Il les voit plongés dans un délire furieux, qui les entraîne à commettre des atrocités. Et il voudrait les ramener à la raison, les éclairer dans leurs ténèbres sanglantes. Ils ne l'écoutent pas. Ils ont l'oreille emplie du tonnerre de la canonnade. Ils ne le voient pas. Ils ont les yeux obscurcis par la fumée des incendies. Tout ce qu'il tente, de leur côté, est vain, et quand il s'adresse à ses frères de France, ils le repoussent et l'injurient.

Oui, Romain Rolland, c'est ainsi. Vous avez écrit la *Barricade*, vous avez retracé le spectacle de la *Foire sur la place*, vous avez entendu, dans votre pensée, les vibrations du *Tocsin*. Vous avez conté la délicieuse histoire d'*Antoinette*. Mais vous n'aviez pas, avec toute votre imagination, prévu ces déchirements affreux, qui font de l'Europe un champ de carnage. Vous n'aviez pas, avec vos vues prophétiques de poète, entrevu la mêlée qui pousse les peuples

les plus civilisés de la terre, dans des ruées de Barbares sanguinaires et frénétiques. Attendez avec patience, en travaillant à secourir les pauvres prisonniers français, comme vous avez commencé de le faire. Calmez les inquiétudes des mères et des épouses. Consolez celles qui n'ont plus rien à espérer. Ayez confiance dans l'équité française. Vous aurez votre heure, comme l'ont toujours les braves gens, sur le compte desquels on s'est trompé. On reconnaîtra que vous aviez les intentions les meilleures, et que vous l'avez prouvé par votre dévouement à nos compatriotes malheureux.

*
* *

La modestie, la pauvreté, la sécheresse de nos communiqués sur les opérations en cours ont un très curieux résultat. Ils ont accrédité, en Angleterre, l'opinion qu'il n'y avait pas d'armée française et que c'étaient les soldats anglais, seuls, avec l'armée belge, qui luttaient sur le continent, contre les troupes allemandes. L'orgueil britannique en était si gonflé et l'erreur qui se propageait, dans toutes les classes, devenait si dangereuse que les journaux

anglais ont dû rétablir les faits, et expliquer à leurs compatriotes qu'il y avait deux millions de soldats français engagés dans la bataille, et que, notamment aux affaires de Charleroi, et aux journées de la Marne, l'armée du maréchal French mettait en ligne quarante mille hommes, pendant que les Françaient en amenaient au feu, à peu près vingt-cinq fois autant.

Ceci dit, par nos amis d'Angleterre, non pas pour diminuer la gloire des braves Tommies, mais pour nous rendre la part qui nous revient dans les succès remportés. Donc, trop de réserve dans l'énoncé des faits, messieurs de l'État-major. Vous voyez à quels mécomptes vous nous exposez et en quelles erreurs vous induisez nos voisins, qui ne sont jamais en retard, en gens pratiques, pour prendre leurs avantages. Ils ont généralement une tendance à nationaliser ce qui leur paraît bon pour leur usage, et la naïve déclaration est connue, faite par cet anglais qui, buvant un verre de Porto, disait : « Oh! Voilà de l'excellent vin de Portugal d'Angleterre! »

Eh bien! Ils en étaient, de l'autre côté de la Manche, à parler des belles victoires françaises remportées par les Anglais. Et leurs journaux ont pensé, généreusement, que c'était aller un

peu trop loin, et qu'il fallait rétablir la vérité. Leur correction n'est pas pour nous étonner. La presse Anglaise nous a choyés, depuis le commencement des hostilités. Elle a constaté nos brillantes qualités d'endurance, de fermeté, d'opiniâtreté, avec une admiration, dans laquelle perçait un peu d'étonnement. C'est que notre furia, notre entrain, sont classiques. Tandis que notre résistance aux épreuves était moins bien affirmée. On nous considérait, volontiers, comme des gens capables d'un vaillant effort, mais enclins à jeter vite le manche après la cognée, si le travail ne marchait pas à notre gré.

Or le travail est dur, il a été même, à certains moments, presque écrasant. Et nous avons continué à lutter, sans broncher. C'est là une performance nouvelle et magnifique de notre tempérament national. Nous n'avons rien perdu de notre éclat, mais nous avons acquis de la solidité. Et nous sommes, il faut bien le dire, puisque nos communiqués le laissent trop ignorer, dans une forme splendide. *Good Scharp!* comme disent nos voisins.

Et, à ce propos, leur façon de se battre est une cause de stupeur pour les allemands. Quand les London Scotischs, l'autre jour, ont fait, à

Dixmude, cette charge magnifique qui a détruit, pour la troisième fois, les régiments de la garde royale prussienne, déjà deux fois reconstitués, les Allemands ont entendu les Anglais s'entraîner en criant : « A vous, le ballon!... Marquez votre homme!... Tenez ferme, les avants... Au but! » C'étaient les grenadiers, qui menaient leur attaque, comme une partie de foot-ball, avec les commandements divers que motive la mêlée du jeu. Et les braves highlanders, de leurs jambes nues, au lieu de bousculer le ballon, s'élançaient sur les fusiliers du Kaiser, et les repoussaient à grands coup de baïonnettes.

Il y a là, pris sur le fait, un trait de mœurs extrêmement curieux. L'amour du sport se traduisant par une transposition des actes et des paroles, au cours d'un engagement des plus violents et une partie des combattants ayant perdu le sens de la réalité au point de combattre, comme on joue. Magnifique goût du sport qui fait des athlètes, et fortifie les caractères en même temps qu'il durcit les muscles.

Malgré les échecs successifs qu'il a éprouvés sur l'Yser et autour d'Ypres, le Kaiser ne renonce pas à sa marche sur Calais. Il a encore ordonné à ses généraux de prendre Calais à tout

prix. Le duc de Wurtemberg en perdra la tête. Von Kluck, qui depuis la défaite de la Marne, parait avoir énormément baissé, dans l'esprit de son souverain, et bien à tort du reste, n'a pas été chargé du soin de conduire les opérations en Flandre. Il est à Soissons, dans ses terriers, attendant l'occasion de quelque action importante, quand le Kaiser aura abandonné son plan d'invasion de l'Angleterre.

Car il ne s'agit de rien de moins que de passer le détroit, avec une armée et d'aller frapper l'Angleterre chez elle, dans Londres, pour la punir de sa félonie. L'Angleterre en faisant opposition à l'invasion de la Belgique, par l'Allemagne, a commis un acte de félonie. Ainsi l'a déclaré le parti militaire, l'Empereur et toute la Germanie, à la suite. De cela, il faut que le Royaume Uni soit puni. C'est ce qu'a imaginé Guillaume, après que sa marche sur Paris a été si bien arrêtée par la pointe de nos baïonnettes. Les Teutons n'ont plus l'ordre de crier sur les routes : *Nach Paris!* mais : *Nach London!* Seulement, il y a l'eau.

Terrible affaire! Sept lieues de mer à traverser. Mais il y a des précédents. César passa deux fois la Manche, et pas à l'endroit le plus étroit, pour aller visiter les Bretons avec ses

légions. Il partit de chez les Vénètes, qui peuplaient les rives de notre Basse-Bretagne, et effectua très gaillardement son voyage. Ensuite Guillaume de Normandie partit de Dives, près Trouville, où se voit l'auberge de Guillaume le Conquérant et alla débarquer à Hastings, où Harold l'attendait avec une armée. Guillaume, ce nom n'est-il pas un engageant présage, s'élança de son navire, sur la plage anglaise, et tomba. Mais, plein de présence d'esprit, il montra son gantelet de fer rempli de sable et dit : J'ai pris possession du sol de ce pays!

On sait comment il défit les Saxons, dans une bataille qui lui assura la possession du royaume. Après Guillaume, les seules tentatives sérieuses qui aient été faites, furent les diversions françaises, en Irlande, sous Louis XIV, sans grand succès, et enfin la fameuse expédition de Boulogne préparée avec tant de soin par Napoléon. Aurait-elle pu réussir? Beaucoup de bonnes têtes militaires l'ont pensé. A la condition toutefois que l'amiral Villeneuve eut obéi aux ordres que l'Empereur lui avait donnés et eut assuré la liberté du passage, en occupant la flotte anglaise.

Le problème, aujourd'hui, reste posé dans les mêmes termes. Pour qu'une expédition alle-

mande puisse menacer l'Angleterre, il est indispensable que la mer soit libre. Or le *home fleet* est là, sous les ordres de l'amiral Jellicoë. Et tant que les cuirassés anglais seront en travers de la mer du Nord, tout transport de troupes est impraticable. N'y eut-il pas de flotte anglaise, que déjà l'affaire serait vétilleuse. Et puis, pour transporter une armée en Angleterre, il faut commencer par avoir cette armée. Où est-elle? L'Allemagne a pressé sa population, comme un citron, jusqu'au zeste, pour en extraire les dernières gouttes d'hommes susceptibles d'être enrôlés. Elle combat, actuellement, avec des conscrits à barbes blanches, et, sur les champs de bataille, les enfants qu'elle a poussés au carnage tombent en criant : maman!

C'est là, dans ces constatations sinistres, qui serrent le cœur, qu'éclate tout ce qu'a d'inhumain, de monstrueux, de délirant, la guerre telle que les Barbares la font et nous obligent à la faire. Tout ce que l'Allemagne compte d'êtres capables de porter les armes est jeté, soit à l'orient, soit à l'occident de l'Empire. Le canon russe demande sa ration de chair humaine, et le 75 français ne cesse pas ses ravages. Il faut fournir. Et le Kaiser, irrité, blanchi,

rasé, vidé, cherche de toutes parts des soldats. Où trouvera-t-il de quoi charger ses chalands? Car ce sont des radeaux, parait-il (autre folie!), avec lesquels il se propose de traverser le détroit. Ne sait-il donc pas l'histoire, et qu'est-ce que ses doctes professors lui ont appris, quand il était étudiant? L'invincible *Armada*, commandée par Medina-Sidonia, conduite par les vieux marins Espagnols, portant les bandes de Farnèse victorieuses en cent rencontres, s'apprêtaient à envahir l'Angleterre. La tempête, vieille amie des Anglais, se chargea de réduire à néant la menace espagnole. Guillaume veut-il renouveler l'aventure?

En admettant qu'il trouve une armée disponible, un général, qui ne paraisse pas voué à la défaite, comme tous ceux qu'il emploie, une occasion invraisemblable de faire passer son convoi, sur la rive ennemie, que fera-t-il? A-t-il jamais pensé qu'avec deux ou trois cent mille hommes, il aurait raison des Anglais? Mais Kitchener a cinq cent mille soldats, dans ses camp d'instruction. Il y a des centaines de mille gardes sédentaires affectés à la défense du pays. Il y a toutes les femmes anglaises, qui savent ce qui les attendrait, si les Barbares prenaient pied sur le sol de leur île florissante.

Le duc d'Aumale, racontant la prise de la Smalah, d'Abd-el-Kader, par quelques escadrons de chasseurs d'Afrique, dont il était, disait : Si les femmes de l'Émir, nous avaient, toutes ensemble, jeté leurs pantoufles à la tête... Elles étaient si nombreuses que nous aurions été écrasés! Ce ne sont pas leurs pantoufles que les femmes anglaises lanceraient contre les envahisseurs, ce seraient leurs époux, leurs frères et leurs fils. Et ça ne serait pas une petite affaire! A la grande rigueur, on pourrait entrer en Angleterre, mais il serait beaucoup plus difficile d'en sortir.

Voilà pourquoi ce projet d'une occupation de Calais, qui hante la cervelle du Kaiser, est une conception folle. Réussirait-elle, que ses résultats seraient sans portée. On nous dit : les Allemands feraient venir leurs gros canons, les mettraient en batterie et bombarderaient la côte anglaise. A sept lieues de distance? Chimères! Déraison! Bluff absurde! L'occupation de Calais ne rime à rien, qu'à occuper l'opinion publique en Allemagne, et, en cas de réussite, bien improbable, à fournir l'occasion de fanfares victorieuses. Mais d'effet pratique, de résultat sérieux? Néant.

On dit encore : les Allemands, s'ils pouvaient

s'établir sur la côte, en face de l'Angleterre, créeraient une station pour les aéroplanes et les Zeppelins. En quelques heurés, ils survoleraient Londres et les grandes villes manufacturières, dont ils détruiraient les palais et les usines. Projets romanesques encore! Les Allemands sont à Anvers. Qui les empêche d'envoyer leurs avions et leurs Zeppelins, à travers la mer, insulter les villes anglaises, et répandre des bombes incendiaires pour terroriser les populations. Pourquoi ne le font-ils pas? Pour une simple et unique raison. C'est que c'est très difficile, pour ne pas dire irréalisable. Un Zeppelin ne peut voyager que la nuit, sous peine de destruction immédiate. Or, en ces temps de brume hivernale, la direction d'un de ces navires aériens est d'une très grande difficulté. Il faut marcher à la boussole.

Et alors le moindre écart de route peut mettre le ballon dans l'impossibilité de reconnaître les lieux vers lesquels il navigue. Sur une ville immense, comme Londres, comment repérer le point exact où il faut laisser tomber les bombes? On vise le Strand, ou Regents Streets ou Westminster ou Saint-James. Et on touche un faubourg ou un parc. Et l'effet cherché, au lieu d'être formidable, n'est que sinistre et ridi-

cule. Non. Les plans, formés par le Kaiser et basés sur l'occupation de Calais, sont des rêves d'un esprit hanté par la mégalomanie. Il a voulu Paris, puis Varsovie, puis Calais. Il n'aura rien que la défaite sanglante, le massacre inhumain, et les pieds des chevaux cosaques dans la Sprée, pendant que les chevaux français boiront dans le Rhin.

Mais si le but que s'est proposé le Kaiser, et qu'il a imposé à son armée, est impossible à atteindre, les moyens dont il disposait étaient formidables. Soixante corps d'armée, de l'aveu même des journaux allemands, sont réunis en Belgique et en France. Et c'est avec ce bélier vivant, cette catapulte animée que les généraux von Fabeck, duc de Wurtemberg et Prince de Bavière, se sont jetés sur l'Yser, Nieuport, Dixmude et Ypres, devant lesquels notre armée et les corps anglais sont engagés. Là c'est le général Foch qui commande en chef, avec sous ses ordres les généraux de Maudhuy et de Castelnau.

Il a donc trois armées à manier. Et il s'en acquitte avec une science, une dextérité et une sûreté qui donnent à nos soldats une confiance absolue. « Avec Foch, nous ne reculerons pas. » Voilà l'affirmation qui est dans toutes les bou-

ches. Les troupes anglaises et le contingent Indien, sont sous les ordres du maréchal French, et les Belges se battent commandés par le Roi, en personne. Dès les premiers engagements, il a été manifeste que l'État-major allemand faisait des efforts désespérés pour enlever la position. Non seulement le combat se livre en bordure de la mer du Nord, depuis Ostende jusqu'à Nieuport, mais l'activité des Allemands s'est manifestée de plus belle du côté de Roye, de la Bassée, vers Armentières, Bailleul, Arras et jusque dans les faubourgs de Lille. Il y a, là, une zône de combats où les masses allemandes et alliées tendent à outrance leurs forces, les uns pour passer, dans la direction de la côte, par Béthune, les autres pour repousser les attaques et interdire toute avancée à l'ennemi.

Chaque jour, des batailles se livrent qui coûtent, de part et d'autre, des milliers d'hommes. L'ordre du Kaiser est de forcer le passage de l'Yser. Les bataillons se mettent en marche, par compagnies, en ordre compact, et foncent sur les positions à enlever. La fusillade, la mitraillade, la canonnade font, dans ces fortes et lourdes formations, des ravages effroyables. Les premiers rangs renversés servent de rempart

aux rangs qui suivent. Mais il ne s'agit pas de s'attarder. Il faut avancer. La poussée se produit de l'arrière à l'avant, et la masse teutonne marchant sur ses morts se jette sur l'ennemi qu'elle s'efforce de refouler.

Dans ces combats sans précédents, où la rage de tuer s'est exaltée jusqu'au délire, l'Yser a été comblée de tant de cadavres que les Allemands ont pu franchir le canal, comme sur un pont. L'eau, rouge de sang, coulait vers la mer et la teintait d'une couleur sinistre. Des hommes, le cerveau ébranlé par le bruit infernal des obus et épouvantés par l'horreur du champ de bataille, sont devenus fous. Et pendant plusieurs jours, la ruée, pareille à elle-même, aussi compacte, aussi furieuse, aussi massacrée, s'est produite contre nos lignes impossibles à rompre. Attaques de nuit, quand les combats du jour n'avaient pas suffi pour amortir la fureur de l'assaillant et briser son énergie. Les Anglais et les Indiens, dans ces journées mémorables, donnèrent les preuves d'une endurance, d'une valeur, d'une tenacité magnifiques. Ils firent, comme disent les rapports de leur chef du splendide travail.

Cependant le Kaiser, venu pour faire son entrée triomphale dans Ypres qu'il avait donné

l'ordre d'enlever, attendait la victoire de ses troupes. Et, comme toujours, depuis qu'il a quitté Berlin pour apparaître sur le front, soit en Pologne, soit en France, le Destin ironique ne lui montrait que des défaites, et ne lui offrait que des déceptions. Inquiet, maintenant, mais entêté dans son envie maladive, il continuait à dire : Calais, à tout prix. Et Dixmude n'était plus qu'un monceau de cendres. Ypres, et sa merveilleuse halle des Drapiers, n'était plus que décombres. Tout croûlait, fumait, rouge de sang et de flammes. Mais l'armée Teutonne ne réussissait pas à passer.

Et alors, pour ajouter à la fureur des hommes la violence des éléments, les écluses furent rompues, les barrages crevés, et l'inondation, silencieuse et sûre alliée, se répandit dans les plaines, noyant les Barbares, leurs armes, leurs approvisionnements, leurs blessés et leurs morts sous ses flots irrésistibles. Un inspecteur des Ponts et Chaussées avait eu l'idée de refaire ce que les Flamands avaient fait autrefois pour lutter contre l'étranger. Il avait noyé les polders. Et cette fois, il avait fallu s'avouer vaincus et s'en aller. La bataille de l'Yser était finie, et, si se proposer un but et ne pas l'atteindre, constitue la défaite, l'armée allemande était battue.

Mais, comme dans cette formidable lutte, jamais une opération terminée n'assure une accalmie ou un repos au vainqueur, à la bataille de l'Yser, succédait la bataille d'Ypres, qui s'engageait avec la même violence, et pour les mêmes fins : la prise de Calais. Ainsi que devant le canal de l'Yser et Nieuport, mais cette fois, en terre ferme, la poussée furieuse recommença. Pour être plus sûrs que les soldats ne se débanderaient pas, sous les volées du canon et les raffales des mitrailleuses, les officiers les firent marcher en *se donnant le bras*, comme s'ils allaient à une fête. Et ces hommes s'avancèrent ainsi, sans broncher, sachant qu'ils allaient à la mort, et que c'était pour agir par le poids des combattants qu'on les attachait ainsi l'un à l'autre.

Il faut savoir rendre hommage au dévouement héroïque de ces braves. Ils croyaient se sacrifier pour l'honneur et la défense de leur patrie. Ils n'ont pas soupçonné, une seconde, que ce fût seulement pour la gloriole de leur prince qu'ils donnaient ainsi leur vie. Ils méritent d'être cités comme des modèles de courage et de fermeté. Mais que dire des bouchers qui les conduisirent ainsi à l'abattoir et de l'Empereur qui, de loin, à l'abri, a assisté à leur agonie? La

bataille d'Ypres, perdue comme celle de l'Yser a coûté, de l'aveu même des Allemands, cent vingt mille hommes à l'ennemi. Ce coin des Flandres a vu tomber deux cent mille hommes en quelques semaines, et la fureur teutonne est à ce point exaspérée que l'élan des envahisseurs n'est pas encore brisé et qu'il faut nous attendre à de nouvelles épreuves. Nous les supporterons, avec la même bravoure, appuyés sur nos alliés, résolus comme nous à tout endurer pour le triomphe de notre cause.

*
* *

Un double fait est à noter. C'est d'une part le dédain que ressentent et qu'expriment, à notre égard, les gens de langue et de mentalité allemandes, et, d'autre part, l'étonnement prodigieux que leur cause notre énergique résistance. Ils ne nous croyaient pas capables d'un tel effort. Le dédain tient-il au dénigrement coutumier auquel nous nous livrons envers nous mêmes? A force de nous entendre nous critiquer, nous ravaler, sans mesure, les étrangers en général, et les Allemands en particulier, étaient arrivés à nous compter pour rien. Les

extraordinaires manifestations verbales du professeur Ostwald, après les effusions épistolaires du professeur Adolph Lasson, sont caractéristiques de cet état. C'est à peine s'ils nous comptent et nous accordent le droit d'exister. Et ils sont grandement surpris que nous existions encore.

C'est à la magnifique concentration civile que nous avons opérée, en même temps que notre concentration militaire, qu'est due cette sorte de résurrection nationale qui, si elle est un objet d'étonnement pour l'Allemagne, cause au monde entier une admiration dont nous pouvons être fiers. A la veille de la guerre, la France, divisée contre elle-même, déchirée par les factions, énervée par des tentatives de modifications sociales hâtives, écrasée par un budget mal réglé, découronnée de son idéalisme religieux, paraissait en voie de désorganisation complète.

Il suffit d'une menace de l'étranger, d'une attaque à son drapeau, d'une tentative contre son indépendance, pour la rendre à elle-même, lucide, croyante, résolue. En un instant, elle vit clair dans sa situation, reconnut son danger, reprit confiance dans sa force, et se dressa, en armes, sous les trois couleurs. Tous ses fils

avaient compris leur devoir. Les partis, la veille encore acharnés les uns contre les autres, s'étaient tendus la main, et ne voulaient plus connaitre d'autre cri que celui qui les réunissait dans une pensée commune : Vive la France!

C'est cette unité nationale, reconstituée en un jour de péril, qui a assuré le salut de la patrie. Sûre de tous ses enfants, elle se sait invincible. C'est ce que n'ont pas encore compris les Ostwald, les Schuster, les Lasson et autres intellectuels germanisants. C'est ce qu'il faut que nous continuions, nous, à comprendre, pour que nos destins victorieux s'accomplissent. Le premier d'entre nous qui oserait essayer de rompre, en ce moment, l'admirable unité française, serait le pire des criminels. Il faut que nos hommes politiques aient, à tout instant, cette vérité devant les yeux.

Depuis qu'il a été question de ramener le gouvernement à Paris, des marques d'impatience se sont manifestées dans le monde parlementaire. Rien que pour cela, il est indispensable de maintenir le siège des pouvoirs publics à Bordeaux. Jamais on ne saura assez dire combien nous nous passons facilement du gouvernement, et quel soulagement c'est pour

nous de voir muette la grande bâtisse qui est au bout du Pont de la Concorde, et où, en temps ordinaire, s'échangent tant de vaines paroles.

Mon Dieu! Dieu des armées! Notre vieux Dieu de France à nous, entendez ma prière! Qu'on laisse le Palais Bourbon fermé, et le pays renaîtra à la prospérité, comme il a reconquis la victoire. Dans le grand silence angoissé, qui s'étend sur toute la France, pas d'autres voix ne se font entendre que celles qui crient des commandements militaires. Et c'est admirable et sublime, parceque c'est utile et glorieux. Vous figurez-vous, au travers de cette épopée, l'effet que produirait un quelconque de ces messieurs du parlement, fût-ce un orateur de la force de Cicéron, montant à la tribune pour parler de l'impôt sur le revenu, ou de la laïcisation d'une école libre? Non! Qu'on nous épargne ces atrocités, et que l'on nous garantisse contre ces turpitudes.

Quand la guerre sera finie, nous verrons à panser les plaies par lesquelles le meilleur de notre sang aura coulé. Puis nous chercherons à nous organiser. Car, il serait enfantin de songer, un seul instant, qu'une organisation qui a si largement fait ses preuves d'incapacité et de malfaisance, je veux dire le régime parle-

mentaire, tel que nous en avons joui, pendant quarante ans, pourra subsister. Ajournons tous ces débats, commençons par nous arranger pour être maîtres chez nous, dans notre France intégrale. Après la victoire, nous réorganiserons. Pour le moment ne songeons qu'à vaincre. Et, pour obtenir ce résultat, continuons à donner à tous les Lasson, Ostwald, Schuster, et autres herr Doktor qui nous méprisent, la preuve de notre excellente Kulture, à grands coups de crosse dans les reins. Cela leur rendra le sens de la réalité.

*
* *

La fête du roi Albert a été célébrée à Paris, et au Hâvre, devenu la capitale provisoire du royaume de Belgique, avec une solennité officielle. Les monuments publics étaient pavoisés. La population s'est associée à cette manifestation par des démonstrations affectueuses qui auraient touché le Roi s'il avait été en mesure de les accueillir. Mais il était dans les tranchées, avec ses soldats, et il se battait, comme il le fait depuis quatre mois, héroïquement, sur tous les champs de bataille

que l'Allemagne lui a laissés, dans son royaume. Car, à l'heure présente, la Belgique, pour son Roi, n'est plus un pays, c'est une lisière, une bordure, presque une frontière. Albert Ier est à cheval sur la France et la Belgique, un pied dans l'une, un pied dans l'autre. C'est un prince énergique et tenace qui tiendra, tant qu'il aura un pouce de sol à défendre, chez lui, et qui continuera, chez nous, intrépidement, puisque nous partageons avec son peuple l'infortune d'être foulés par l'invasion teutonne.

Le jour de la Saint-Albert, qui n'était pas du tout la Saint-Albert, attendu que c'était la Sainte-Eugénie, mais il paraît qu'on a l'habitude de fêter le Roi le 15 novembre, il faisait fort mauvais temps. Le ciel s'était mis à l'unisson des événements et il tombait de l'eau, sur Paris, comme des obus à Dixmude et à Ypres. La chaleur des congratulations et des souhaits adressés à notre vaillant ami, n'en a pas été diminuée. On l'a fêté sous la pluie, comme on l'aurait fêté au soleil, du même cœur et avec le même enthousiasme.

Je ne donnerai pas, ici, les télégrammes qui ont été échangés par M. Poincaré et par le Roi Albert, en la circonstance. Ils ont été aussi inoffensifs que les balles sur le terrain. Ce sont

de bons clichés qui servent tour à tour, et qui ont fait leurs preuves. Le protocole en répond, et les destinataires eux-mêmes les contresignent sans même les regarder. Ce qui fût plus significatif que le cérémonial officiel, ce fut l'empressement de la foule dans les églises où des services solennels avaient été annoncés. Une cérémonie particulièrement touchante a eu lieu dans l'église des Flamands, rue de Charonne, quartier populaire. Dans le chœur, orné de drapeaux aux couleurs des nations alliées, avaient pris place, le duc et la duchesse de Vendôme, le ministre de Belgique, le premier secrétaire et l'attaché militaire de la légation.

Au premier rang de l'assistance, on remarquait le général Florentin, grand chancelier de la Légion d'honneur; le général Galopin, représentant le général Galliéni, et le colonel Monteil, de la place de Paris. A la fin de la cérémonie, M. Noté a chanté l'hymne national belge que l'assisance a applaudi chaleureusement.

Les réfugiés belges, qui sont en grand nombre à Paris, n'ont pas manqué de prouver leur fidélité au Roi, et leur attachement au pays, en venant prier pour la douloureuse Belgique. Ils étaient plus de mille, dans l'église. Et, dans la journée, une fête a été offerte à ces pauvres

gens, au cirque de Paris. Ils ont déjeuné, et au dessert une représentation cinématographique a été donnée pour les distraire, pendant quelques instants, de leurs misères. Triste anniversaire pour ces victimes du guet-apens militaire préparé par l'Allemagne! L'an dernier, dans leurs provinces florissantes, jouissant des bienfaits d'une paix laborieuse, les Belges pouvaient être un objet d'envie pour les autres peuples de l'Europe.

Avec la Suisse, ils paraissaient privilégiés, entre tous. Le commerce, l'industrie et les arts enrichissaient les habitants de ces heureuses villes, si propres, si belles, si pleines de trésors accumulés par les siècles. Bruxelles était une charmante succursale de Paris. Que de fois n'a-t-on pas entendu dire à des Français : « Je vivrais très volontiers à Bruxelles. Je ne m'y sentirais pas du tout dépaysé. » Sur ce pays marqué du signe du bonheur, un jeune ménage royal, populaire et charmant, règnait dans la tranquillité et la joie. De beaux enfants égayaient les jardins royaux de leurs rires et de leurs jeux. La jeune reine, intelligente et artiste, plaisait à son peuple. Le roi Albert, considéré comme un aimable et bon jeune homme, était cordialement accueilli par la bonhomie flamande.

Brusquement, un nuage noir se forme dans le ciel, du côté de l'Est. Le vent s'élève, gronde en tempête. La foudre éclate, et voilà l'ouragan, le cyclone. Les chants et les rires cessent dans les palais et les jardins, le peuple court aux armes, le Roi se met à la tête de ses troupes. Et soudain, ce bon jeune homme aimable, aux yeux émerveilllés de son peuple, se transforme en héros. Le doux et simple Albert s'exprime avec fermeté et grandeur. Il incarme, en son attitude noble et courageuse, toute la volonté et l'énergie de la Belgique. Il est le premier, au feu. Et, devant l'Europe respectueuse et émue, il prend figure de grand Roi.

Le malheur a passé sur la Belgique. Sa population est torturée, ses villes sont détruites, ses trésors sont volés. Mais son armée continue à combattre, sous ses drapeaux, et meurt pour l'indépendance et la justice. Quatre mois ont suffi pour amener de tels changements, causer de tels désastres, chasser le couple royal de son palais, noyer la loyale et fière Belgique dans le sang. Le caprice monstrueux d'un Empereur frénétique, poussé par un parti militaire fou d'orgueil, a déchaîné toutes ces catastrophes.

Mais, juste revanche du destin, c'est dans les plaines de la Belgique, rouges des meurtres et

des incendies, que l'Allemagne a reçu le premier coup, dont elle va mourir. C'est le lion belge qui, en lui sautant à la gorge, a fait la blessure qui s'envenime, s'élargit, et causera la mort du monstre ennemi. Bonne fête à vous, roi Albert, aimable et simple jeune homme, dont les circonstances, auxquelles se mesurent les caractères, ont fait un grand Roi. L'an prochain, dans votre Belgique libérée, restaurée et agrandie, nous vous fêterons au palais de Laecken. Et, de nouveau, les rires clairs des trois charmants enfants qui faisaient votre joie, résonneront dans les grands jardins, dans les hautes salles, pendant que tout un peuple, reconnaissant et fier, saluera votre Royauté.

*
* *

Ce n'est pas le moment de faire des économies. Et cependant la France est en proie à une crise de thésaurisation qui peut avoir, sur la situation générale, les plus fâcheuses conséquences. Le Français, par tempérament, est économe. Comme disent les bonnes gens : il a toujours peur de manquer. Il met de côté de l'argent, pour les heures difficiles. Et ce principe

d'ordre intérieur, admirable et fécond, en temps ordinaire, quand les affaires se font normalement et que chacun trouve à gagner facilement sa vie, est malfaisant et dangereux, à l'heure où le travail est rare, les gains médiocres, et les besoins urgents. Il faut donc, en ce temps de crise, dépenser de l'argent, et le plus qu'on peut, dans l'intérêt de tous.

Ceux qui ne répandent pas leurs revenus, en achats de toutes sortes, et songent à faire des économies, sont de mauvais citoyens. Il faut le dire très haut, le répéter de tous côtés, pour éclairer beaucoup d'excellents esprits, qui ne comprennent pas quelle force ils donneraient au pays, en versant dans la circulation toutes leurs ressources disponibles. Faire circuler l'argent, en ce moment, c'est mettre du sang dans les veines d'un blessé. C'est rendre de l'énergie et de la souplesse à tout l'organisme national.

Il y aurait un livre admirable à écrire, avec l'histoire d'un billet de cent francs, en le suivant dans toutes ses aventures, et en montrant par quelles mains, et dans combien de poches il passe, vivifiant, dans sa course, le commerce, l'industrie, faisant vivre l'ouvrier, créant la nourriture qui sustente l'homme, tout le con-

fort dont il a besoin et le luxe qu'il recherche. On verrait, dans ces transformations successives du billet de cent francs en divers objets, dans ses consignations à diverses personnes, dans toute cette activité féconde, heureuse, ou même déplorable, car l'argent peut servir de très mauvais desseins, à quel point il est utile de dépenser de l'argent, et que ceux qui paient, sont aussi nécessaires, dans la société, que ceux qui reçoivent.

Je sais des gens qui, en ce moment, au lieu de rentrer à Paris, se sont cantonnés dans leurs propriétés, en province, et s'apprêtent à y passer l'hiver.

— Vous comprenez, disent-ils, quelle est notre tranquillité dans les campagnes. Nous sommes à l'abri des menaces de l'ennemi. L'existence est pour rien. Nous vivons sur la propriété. Nous n'achetons que la viande de boucherie. Et nous faisons des économies, pour parer aux conséquences de cette abominable guerre. Il va falloir en payer des impôts, pour faire honneur à la signature de l'État! Car, cela coûte des sommes immenses l'entretien de toutes ces armées! Il est vrai que comme nous n'avons plus de garçons jardiniers, ni de cochers, ni de domestiques mâles, notre budget

est bien moins lourd. Qu'est-ce que nous irions faire, à Paris, d'ailleurs ? Il est lugubre ! Toutes les boutiques élégantes sont fermées. Mon bijoutier n'est même pas rentré. Les théâtres, vous le voyez, ne rouvriront pas. Il n'y a pas de comédiens pour jouer les pièces. Je sais bien que tous les jeunes premiers ont passé la cinquantaine et sont libérés de toute obligation militaire. Mais les directeurs ne paraissent pas chauds, et d'ailleurs, ils sont presque tous sous les drapeaux. Nous nous retrouverons au mois d'avril, quand les Allemands seront réduits à merci !

Ceci, c'est le résumé, en un seul paragraphe, de tous les papotages auxquels on se livre dans les châteaux, où la saison d'hiver s'organise. Les gens du monde ne trouvent pas utile de rentrer à Paris, quand leur présence y serait impérieusement nécessaire. On a été très indulgent pour les marques de faiblesse que trop de Parisiens ont données, aux heures périlleuses. On les a vus, avec un sourire de pitié, se sauver tremblants et éperdus. Nul reproche. Au contraire. On a dit : Nous voilà entre nous, les trembleurs sont partis. C'était l'été, l'époque de la morte-saison. Ils s'en allaient aux eaux, sur les plages, dans les champs, comme chaque

année. Il n'y avait de perte pour personne. Mais l'heure à laquelle on rentre d'habitude a sonné. Et nos Parisiens s'attardent.

Voilà le nouvel an qui approche, et le commerce souffre, en attendant les commandes qui ne viennent pas. Les ouvriers sont malheureux, parce qu'ils n'ont pas d'ouvrage. Allons! Il ne s'agit plus de rester à l'écart. Il faut rentrer. Paris bat le rappel de ses habitants. Il a besoin qu'on vienne dépenser de l'argent, chez lui, pour lui. Aux heures brillantes, quand la fête battait son plein, les élégants et les mondaines savaient jouir du plaisir qui s'offrait à eux, de toutes parts. Dans l'éclat des lumières, paré, somptueux, charmant, Paris était le lieu sans pareil où le luxe répandait ses séductions. On l'aimait, on le recherchait, pour les joies qu'il prodiguait, et pour la douceur qu'on trouvait à y vivre.

Paris n'est plus gai. Il a donné ses plus chers enfants. Il est inquiet de ceux qui se battent pour sa défense. Il pleure ceux qui sont morts pour le protéger. Est-ce le moment de se détourner de lui, parce qu'il est triste et qu'il souffre ? Quels cœurs auraient donc ceux qui ne voudraient plus apporter à Paris le tribut de leurs affections fidèles? Allons! Parisiens, il ne

faut pas être ingrats, et ne plus connaître, dans la peine, ceux qu'on a recherchés dans la joie. Il faut rendre à notre ville sa parure éclatante, en lui rapportant la richesse. Ceux qui dépenseront, aujourd'hui, seront aussi utiles que ceux qui se battaient hier. L'argent peut avoir aussi son patriotisme et se mobiliser, comme les soldats. Et c'est le moment pour lui de montrer qu'il sait servir son pays.

*
* *

Traînant leurs pieds chaussés de lourds souliers habitués à fouler la glèbe collante des plaines du Nord, les Belges, réfugiés à Paris, se promènent sur les boulevards. On les rencontre par bandes de douze ou quinze, à la fois, désœuvrés, leurs longs bras habitués à manier la binette dans les champs de betteraves, ballants le long du corps. Ils déambulent lentement, prononçant de rares paroles en patois flamand, et avec un air de s'ennuyer à mort. N'aurait-on pu les occuper dans les environs de Paris, en Brie ou en Beauce, puisque la main d'œuvre manque dans nos pays de culture, en ce moment, par suite du départ de tous nos gars pour la guerre?

Ce sont de braves gens, ces Belges, et de rudes ouvriers. Nous les voyons, tous les ans, dans nos campagnes, au moment de la moisson, s'installer pour quatre ou cinq mois, chez les fermiers et ce sont toujours les mêmes qui reviennent.

Il faut voir les mauvaises herbes d'une pièce de betteraves, binée par deux ou trois Belges, joncher la plaine, derrière les hommes qui s'avancent d'une marche régulière, le dos courbé, les mains au ras du sol, et depuis le petit jour jusqu'à la nuit, moins le repos du déjeuner, sarclant, sans arrêt, et faisant des kilomètres, l'outil brillant, coupant la terre. Ils ne sont pas difficiles, en ce qui touche au bien être matériel. On leur donne une grange, ou un magasin, dans la ferme, avec un couchage sommaire. Ils s'en accomodent, et sans exigences autres qu'un bon salaire, ils travaillent consciencieusement pour leur patron.

Le prix qu'ils demandent, se fixe, dès le commencement de la saison, d'un commun accord entre leurs délégués et les gros cultivateurs du département. Dès lors chacun sait ce qu'il doit payer, d'une part, et recevoir, de l'autre. C'est tant par hectare de betteraves à biner, à démarier, et à arracher. Tant par hec-

tare de pré, d'avoine, ou de blé, à couper à la faucille. Car les Belges ne fauchent pas, ils sapent. Ils sont bons à regarder avec leur court volant, abattant les gerbes d'une main et les façonnant sur le sol, de l'autre avec un crochet de fer. Le travail marche très rapidement, car les belges sont matineux, et ils devancent souvent le jour.

J'aime à aller voir, dans la plaine, ces braves gens, pendant la moisson, et causer avec eux, alors qu'à quatre heures, ils goûtent, assis, à l'ombre d'un saule, leur gros quignon de pain entre les doigts, et leur gargoulette au frais, sous une touffe d'herbe, auprès d'eux. Ils parlent d'une voix lente et traînante, avec l'accent des provinces du Nord. Quand ce sont des Flamands, ils vous écoutent l'œil brillant, l'air intéressé, répondant par monosyllabes, car ils comprennent notre langue, mais ne la parlent que médiocrement. Jamais ils n'amènent leurs femmes avec eux. Ils les laissent au pays. Et, leur temps de louage écoulé, ils s'en retournent chez eux, avec une bonne partie de l'argent qu'ils ont gagné, en disant adieu au patron pour jusqu'à l'année prochaine.

Cette fois, ils n'ont pu rentrer dans leur pays, qui est occupé par l'ennemi. Leurs maisons,

dans les villages prospères, ont été pillées, ravagées. Et eux, avec leurs enfants et leurs femmes, fuyant devant l'invasion, ils sont entrés en France, où de proche, en proche, ils ont gagné Paris. La générosité coutumière de la population leur a fait particulièrement bon accueil. On sait assez ce que nous leur devons de reconnaissance, pour les maux qu'ils endurent, et notre sensibilité devait être doublement excitée par le spectacle de leur misère, et par la pensée qu'ils l'enduraient à cause de nous.

Car la fureur teutonne s'est exaspérée contre la Belgique, par suite de la résistance qu'elle a opposée à l'invasion. Et les massacres, les incendies, les destructions, toutes les atrocités commises par les brigands d'Allemagne, ont été la punition de la fierté d'un peuple qui n'a pas voulu subir la loi de la force et s'est révolté contre la violation du droit. Les réfugiés Belges ont été logés dans les bâtiments inoccupés, dans les théâtres et jusque dans des péniches, sur la Seine. On y a constitué des foyers, où vivent ces pauvres émigrés, mettant en commun leurs malheurs et leurs tristesses. Il s'est produit, pendant ces départs affolés, sous le feu de l'ennemi, dans les gares bombardées où éclataient les obus, des scènes déchirantes.

Nous avons vu une femme, qui, dans le désordre de la fuite, avait pris dans ses bras un enfant qui n'était pas le sien. Elle ne s'est aperçue de la substitution que trop tard pour faire des recherches, dans un train en marche vers la France. Que résoudre? La pauvre mère a gardé le petit inconnu et lui donne son lait, le soigne, le dorlote, comme si c'était son enfant. Elle nous disait en soupirant :

— Pourvu que le mien soit aussi bien traité par la femme qui l'a pris à la place du sien!

Quel espoir peut conserver cette mère, privée de son vrai petit, de le revoir jamais? Quel miracle pourrait le lui rendre? Vivra-t-il, livré à tous les hasards d'un exode aussi pénible, et sous le ciel glacial d'un automne désolé? Car la nature marâtre a avancé d'un mois les rigueurs de l'hiver, comme si elle voulait punir les hommes de la sombre folie qui les jette furieusement les uns contre les autres, pour des destructions sans merci.

*
* *

J'ai pour voisin un vieil ébéniste qui a un véritable talent pour fabriquer les meubles an-

ciens. C'est un artiste et un révolutionnaire. Il a été sur les pontons, en 1871, et c'est tout juste s'il n'a pas fabriqué des bombes avec Ravachol. Il a de l'amitié pour moi, et nous causons volontiers ensemble. Je suis allé le voir. Je l'ai trouvé soucieux :

— Je lis dans les journaux, m'a-t-il dit, que pour punir les Allemands des infamies qu'ils ont commises en Belgique et en France, on prendra, dans leurs palais et dans leurs musées, des objets d'art. Il faudrait faire attention. Il y en a beaucoup qui sont faux. J'ose dire que je m'y connais : c'est ma partie ! Eh bien! rien qu'à Potsdam, au Palais Royal, dans le petit salon de la « dame à Guillaume », je sais une petite table Louis XV qui est de ma fabrication. C'est W... de Londres, qui l'a vendue 125,000 mark, une paille, quoi! et garantie sur facture, comme étant la table des filles du Roi : Loque, Chiffe et Graille. C'est un objet soigné, patiné, plaqué en bois de violette, avec des cuivres ciselés dans le premier numéro, et qui m'a coûté trois mois de travail. Il m'a été payé 2.500 balles. Qu'on ne le prenne pas! C'est du très beau toc! Mais du toc tout de même. « Ah! si je voulais manger le morceau! J'en connais des truquages et des rafistolages. Monsieur, vous

ne pouvez pas vous figurer ce qu'il y a, notamment, de tableaux faux, dans les meilleures galeries européennes. J'ai connu autrefois un nommé C... qui avait la spécialité des fausses miniatures. Voilà comment il procédait. Il achetait un vrai Petitot, ou un authentique Blarenberghe. Il le payait son prix. Puis, il en faisait faire quatre copies par des Italiens ou des Hollandais très habiles. Il y a des artistes qui réussissent ce genre de travail d'une façon épatante. Mon C... avait toujours un lot de vieilles feuilles d'ivoire de l'époque, sur lesquelles avaient déjà été peints des portraits de famille, sans aucune valeur. Il débarbouillait les feuilles, sur lesquelles ses faussaires travaillaient. Mais l'envers restait avec ses maculatures, ses papiers, tout ce qui constituait l'ancienneté et établissait une authenticité. Si bien que, le nez dessus, les plus malins s'y trompaient. Alors, il vendait ses quatre copies aussi cher, chacune, qu'il avait payé l'original, et l'original il le gardait pour lui. Il avait ainsi réuni une collection splendide, qu'il cachait dans sa chambre à coucher. Et quand il la montrait aux rares initiés qu'il laissait pénétrer dans le sanctuaire, il disait : « Voilà un Hall « qui est au musée de la Haye. Ce Bourdier est « au Palais d'Hiver à Pétersbourg. Ce Vestier

« est à Munich, à la Pinacothèque. » Ah! Il en avait semé des faux bibelots dans le monde! On peut dire qu'il avait fait le bonheur de tous les collectionneurs et la fortune des marchands. Ce que je vous dis des miniatures, je pourrais vous le dire des tableaux, et même de la sculpture. Si on en ramasse, en Allemagne, qu'on ouvre l'œil, et le bon! Les Teutons ne sont pas très forts, malgré leurs prétentions. Ils ont été souvent roulés. Il ne faudrait pas, sous couleur de représailles et d'indemnités, rapporter, chez nous tous, les « navets » que nous avons placés chez eux. Nous en avons déjà assez comme ça! Prenez les bonnes choses : il y a des Watteau à Potsdam, et des fameux! Le Louvre les attend! « Bonaparte, par le traité « de Tolentino, disait l'autre matin mon jour« nal, s'est fait donner des chefs-d'œuvre... »

J'arrêtai le vieil ébéniste :

— Le Kronprinz, lui, n'a pas opéré diplomatiquement, hein? Il a retroussé ses manches et emballé les bibelots du château de Baye. Est-ce la guerre ou le brigandage? Ces gens-là viennent-ils d'Allemagne ou sortent-ils de Fresnes?

— Mais, monsieur, qu'est-ce qui vous étonne? m'a répondu le bonhomme. Vous

n'avez donc pas de mémoire? Le pillage, pour un Hohenzollern, c'est une habitude de famille. Ce piétiste hypocrite de Guillaume, « mon inoubliable grand-père », après avoir, pendant le siège de Paris, en 1870, habité le château de Ferrières, ne put pas se décider à en partir sans emporter un petit souvenir. Il guigna un ravissant tableau de Miéris, qui ornait son cabinet de travail, et le fit mettre dans sa valise. Mais ce ne fut pas tout. Électrisé par un si auguste exemple, l'état-major emporta aussi l'argenterie, qui était fort belle et de poids. A la suite de quoi, la baronne de Rothschild, qui avait déjà payé une note de deux cent cinquante mille francs, chez le traiteur de Lagny, pour tous les pâtés qu'avait mangés la suite du Roi, dit avec un léger sourire : « La prochaine fois, je ne laisserai que du ruolz. »

— La prochaine fois, ai-je dit au vieil ébéniste, c'était il y a trois mois. Ils sont bien venus jusqu'à Lagny, mais ils n'y ont trouvé que des canons de 75. C'est bizarre! Ils ne les ont pas pris!

*
* *

Les correspondances de Copenhague, car c'est maintenant par le Danemark, à moins que

ce ne soit par la Hollande, que nous sommes renseignés, nous apprennent que Guillaume II, a changé sa physionomie. Son masque insolent de reitre rubicond, aux sourcils impérieux et à la moustache retroussée est devenue la placide figure d'un solicitor anglais, ou d'un marchand de laines d'Ecosse. Il est complètement rasé. Les belles moustaches, qui poignardaient le ciel, sont tombées sous le rasoir tremblant d'un barbier épouvanté de cette lèse-majesté. L'homme se disait sans doute : quand il va se voir dans la glace, il me fera fusiller, tant il se trouvera laid ! » Point ! Le Kaiser s'est souri. Il est toujours très content de luí-même. Méconnaissable ! a-t-il murmuré.

Puis il s'est fait chercher dans ses cent armoires pleines de costumes, d'uniformes et de vêtements divers, telles celles d'un grand premier rôle de drame en tous genres, une tenue de sous-lieutenant, toute grise, toute simple, sans galons, sans signes distinctifs, sans croix de fer ou autres, et il l'a endossée en soupirant cette fois : A l'abri de tout danger ! Et il a été à ses affaires, qui sont un peu embrouillées pour le moment, et qu'il ne remettra pas en ordre, s'il y touche, ce guignard invétéré.

Le secret d'un tel changement dans son appa-

rence physique nous a été livré par une lettre de Vienne, où l'indignation contre l'Allemagne grandit d'heure en heure. Il paraît que le Kaiser ne se sent plus en sûreté sous le ciel. Les aviateurs le tourmentent avec leurs bombes. Il a failli être mis en miettes, l'autre jour, à Thielt, avec son Etat-major. Et puis, disons tout : Ses moustaches conquérantes, ne voulaient plus rester relevées, depuis la bataille de la Marne. Elles pendaient tristement, comme des moustaches de vaincu. Le Kaiser, à qui rien ne résiste, a recouru au cosmétique, à la mentonnière nocturne, à tous les secrets des Instituts de Beauté. En vain. Alors, pour punir cet appareil pileux récalcitrant, il l'a fait couper. Mais il est vraiment laid comme ça. Et pour un homme, qui a toutes les prétentions, c'est déplorable.

*
* *

La campagne de fausses nouvelles, entreprise par l'Allemagne en pays étrangers, se développe avec une ampleur désespérée. Nos ennemis se ruent dans le mensonge, comme leurs troupes, à l'attaque d'Ypres : en ordre compact. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus de l'audace épaisse de ceux qui racontent,

ou de la stupidité vraiment invraisemblable de ceux qui écoutent. Voilà, par exemple, un journal de Hongrie, le *Pesti Hirlap*, qui apprend à ses lecteurs que Paris est réduit à la dernière détresse, qu'on y meurt de faim et de froid, que les habitants sont occupés à creuser des tranchées, et qu'il n'y a plus de lumière, le gaz faisant défaut. Voilà les bourdes que les magyars acceptent, sans aller casser les carreaux de la rédaction du *Pesti Hirlap*, pour lui apprendre à traiter ses lecteurs comme des idiots.

Je mets peut-être un peu d'aigreur dans mes appréciations, c'est que cette attitude des Hongrois et de leur presse me contrarie particulièrement. Tous nos romans français un peu notoires ont été traduits en langue hongroise, et il m'est revenu, à maintes reprises, que certains des miens étaient en grande faveur auprès des gens du pays. On comprendra combien l'obligation où je suis, de constater la bassesse du niveau intellectuel des magyars est désobligeante pour mes confrères et pour moi. Car enfin, s'ils sont assez dénués de sens pour mordre aux calembredaines de l'agence Wolff, qu'est-ce qu'ils peuvent bien comprendre à nos livres ?

*
* *

Nous ne serions pas en France, si les arts et les lettres n'avaient pas apporté à la défense nationale leur contingent de force brillante et de sage énergie. Dès les premiers jours, la plume et le crayon ont rivalisé avec l'épée pour la revendication de nos droits menacés. L'âpre et philosophique Forain a haussé sa verve jusqu'à la plus épique satire. Ricardo Florès, Ibels et Jean Veber ont rivalisé de talent avec ce maître et se sont attaqués aux Barbares à coups de crayon aussi durs que des coups de trique.

Les planches lithographiques, aussi belles que des Raffet, les albums, aussi intéressants que les meilleurs d'Horace Vernet et de Charlet seront de précieux documents pour les amateurs et constitueront d'admirables témoignages historiques.

Quant à la presse, elle a fait une campagne admirable. Elle a, pendant ces temps tragiques incarné l'âme française. Quel plus bel éloge lui adresser? Elle n'a pas manifesté une défaillance, et tous les écrivains les plus notoires ont rivalisé de talent et de patriotisme. Clémenceau, dans l'*Homme libre*, puis dans l'*Homme*

enchaîné, quand la censure lui eut mis les fers aux pieds, pour l'empêcher de courir sus aux abus a écrit ses articles les plus éloquents et les mieux inspirés.

Maurice Barrès, qui s'était classé dans les lettres, par un élégant dilettantisme, avait commencé d'évoluer avec *Colette Baudoche*. Depuis la guerre il a donné des preuves d'une sensibilité patriotique si vive et si émouvante qu'il a su rallier tous les fidèles lecteurs du noble de Mun et les retenir à l'*Écho de Paris*. On sait quelle estime j'ai pour Paul Bourget, dont le talent est, à la fois, si délicat et si vigoureux. Il a formulé, avec éclat, la philosophie de cette guerre affreuse et s'est révélé aussi brillant journaliste qu'il est remarquable romancier. Frédéric Masson, rude et cordial, érudit et sagace, a jeté sur ces temps désolés, en d'admirables articles, un rayon de gloire Napoléonienne.

Le *Figaro*, a trouvé dans Alfred Capus, au lendemain de la mort de notre cher Calmette, un rédacteur en chef digne de la grande vogue du journal parisien par excellence. L'auteur délicieux de tant de fines et profondes comédies, le journaliste ironique et sensé, dont la verve légère moussait comme le vin de sa Touraine

a pris une ampleur qui rend sa maîtrise plus riche et plus savoureuse. C'est toute une floraison de ces talents, qui sont devenus plus graves et plus puissants dans le tourbillon furieux de la guerre. Ils ont apporté, par les conseils, les encouragements et les consolations, qu'ils ont donnés aux esprits inquiets et aux cœurs meurtris, un contigent de force morale au pays, qui, de toute son énergie, luttait pour le droit et la liberté. Ils ont été les excitateurs merveilleux du patriotisme, à une heure où il fallait faire des miracles pour racheter les défaillances passées, remédier aux insuffisances présentes, et improviser, en face de l'ennemi, la défense nationale. La presse, et je parle de MM. Drumont et Arthur Meyer, aussi bien que de MM. Henry Bérenger, Gustave Hervé et Vaillant, que je confonds dans la même louange, a joué, à ces heures tragiques, un rôle magnifique et s'est taillé, à côté des combattants, une part glorieuse dans la victoire que promet l'avenir.

FIN DU 3e FASCICULE

Saint-Denis
Imp. Ve Bouillant et J. Dardaillon.

IMP. JULIEN FRAZIER, PARIS